

Enzo Cormann

Une porte à la maison de nos pères

Théâtre-roman

(en deux temps, quatre mouvements)

"L'Histoire, c'est la passion des fils qui voudraient comprendre les pères."

PIER PAOLO PASOLINI

"Mon nom me semble étrange, c'est le nom de mon père,
et mon père, ce n'est pas le sien, c'était le nom du sien.(...)"

Quand je dis "je m'appelle", j'entends que "je" m'appelle – mais qui répond ?

JEAN-LUC GODARD

VIRGILE BOSC, 94 ans.

GABRIEL, son fils, 42 ans.

Première journée

VIRGILE en 1917-18 (25 ans)

LE CAPORAL VEYSSIÈRE

1ER SOLDAT

2È SOLDAT

LE LIEUTENANT

JEANNE ANGLADE

deuxième journée

VIRGILE en 1930-35 (la quarantaine)

SYDNEY

LA SOUS-MAÎTRESSE

MONSIEUR NÉRO

MONSIEUR ONE

MO

DEUX HOMMES FRÉQUENTANT LA FONDATION RUBEN GHIA

MARTHA GRANDE

L'ARRANGEUR

L'AVOCAT DE MARTHA

L'AVOCAT DE VIRGILE

LE NOTAIRE

LE PHOTOGRAPHE DE PLATEAU

DEUX CRITIQUES DE CINÉMA

troisième journée

VIRGILE en 1957-61 (65 ans)

DOLORES

FIDEL CASTRO

LIEUTENANT MACEO

SERGEANT FAJARDO

DEUX BARBUDOS

ERNESTO "CHE" GUEVARA

Quatrième journée

VIRGILE dans les années 70 (80 ans)

HILDA SPAAK

LES QAD-JAĬA (HIMA, ZAWL, TUK, NAGAR-LIN', BOO-LIN')

L'ERMITE

LE PRINCE

DEUX VALETS

LE PÈRE DE VIRGILE EN 1900

Première journée

(15 octobre 1987. Virgile Bosc, 94 ans, aveugle depuis une dizaine d'années, et son fils Gabriel, 42 ans.)

BOSC. — Ainsi, te voilà.

GABRIEL. — Oui.

BOSC. — A quoi ressembles-tu ?

GABRIEL. — A un type de 42 ans.

BOSC. — Et moi, de quoi ai-je l'air ?

GABRIEL. — De quelqu'un pas tellement content de me —

BOSC. — - de te *voir* ? — Tu n'as même pas daigné te décrire. Il fait lourd, tu ne trouves pas ? L'orage n'est pas loin. Alors ? Toujours parisien ?

GABRIEL. — Toujours, oui.

BOSC. — Bien, bien. Tu es content ? — Excuse-moi : question idiote. — Tu n'étais jamais venu ici.

GABRIEL. — Non. C'est un bel endroit.

BOSC. — D'ici, on peut voir le Mont Feuille, par temps clair, — derrière le deuxième plan de collines, par là, dans l'axe du clocher.

GABRIEL. — Aujourd'hui, il y a de la brume.

BOSC. — C'est la chaleur. Jusqu'où, la brume ?

GABRIEL. — Les deux grands cèdres.

BOSC. — Des cèdres ? — Où vois-tu des cèdres ?

GABRIEL. — Dans la prairie, en contrebas, — il y a des moutons.

BOSC. — Ces cèdres-là sont des cyprès, mon petit vieux. Quant aux moutons, ce sont des chèvres. (*Temps.*) Quand j'étais gosse, mon père venait le soir sur cette terrasse regarder le soleil se coucher sur le Mont Feuille.

GABRIEL. — Et toi ?

BOSC. — Quand j'étais gosse ?

GABRIEL. — Tu le regardais aussi ?

BOSC. — Je suppose que oui.

(*Pause.*)

GABRIEL. — Tu dois te demander pourquoi je suis venu.

BOSC. — Te voilà, c'est tout ce qui compte.

GABRIEL. — Tu es loin de tout. Ça ne doit pas être commode avec —

BOSC. — - ma cécité ?

GABRIEL. — Oui, les courses, tout ça.

BOSC. — Une assistante ménagère vient deux fois par semaine. — J'aime autant te dire que si tu es venu pour me convaincre d'entrer en maison de retraite —

GABRIEL. — Je ne suis pas si con.

BOSC. — J'en prends bonne note. Tu es venu, et voilà tout. Pourquoi aller chercher midi à quatorze heures ? Tu es venu, et te voilà.

GABRIEL. — Je suis venu te voir.

BOSC. — Exactement. Tu as eu envie de me voir. Quarante-deux ans est somme toute un bon âge pour se souvenir que les pères ne sont pas immortels.

GABRIEL. — Quel âge ça te fait ?

BOSC. — Quatre-vingt quatorze, mon petit vieux. Quand j'ai quitté cette maison, j'en avais vingt-et-un. J'étais puceau, catholique pratiquant, et étudiant en droit.

GABRIEL. — Pourquoi l'as-tu quittée ?

BOSC. — 1914.

(Pause.)

GABRIEL. — Qu'est-ce que tu fais de tes journées ?

BOSC. — J'écoute la radio, je pense, et je fume.

GABRIEL. — Ce n'est pas ce que tu fais de mieux.

BOSC. — De penser ?

GABRIEL. — De fumer. Donc, tu penses ?

BOSC. — Je vais où me portent mes rêves : ils me déposent et je continue à pied. Je ne me prends pas pour un philosophe — un vagabond, tout au plus. On ne peut pas être sans y penser. — C'est du boulot !

GABRIEL. — Des tas de gens ne pensent pas.

BOSC. — Des tas de gens laissent ce soin à Dieu. Lequel est devenu une sorte de super sous-traitant de la pensée. — Tu es venu pour me parler de Dieu ?

GABRIEL. — Ce serait tellement ridicule ?

BOSC. — Tu aurais meilleur compte à aller voir un curé.

GABRIEL. — Qui te dit que je ne l'ai pas fait ?

BOSC. — Pour lui demander quoi ?

GABRIEL. — Est-ce que je sais ? — Des tuyaux, en somme.

BOSC. — Des tuyaux sur Dieu ? Je t'en refile un, gratis : le Père Noël n'existe pas.

GABRIEL. — Tu me l'a appris le jour de mes sept ans — quand je ne demandais qu'à y croire.

BOSC. — Ne me dis pas que tu le regrettes.

GABRIEL. — Evidemment que je le regrette. — Qui ne le regrette pas ?

BOSC. — Moi. Quand j'ai cessé d'y croire, mon père m'a offert un arbre.

GABRIEL. — Un arbre ?

BOSC. — Il l'avait planté en 1893, le jour de ma naissance. — Mon jumeau végétal, en quelque sorte. Le matin de mon septième anniversaire, il m'a mené jusqu'à la petite clairière au centre de laquelle il l'avait planté, et il m'a dit "Virgile, te voici parvenu à ce qu'on appelle l'âge de raison. Comme tu sais, nous entrons dans le vingtième siècle. Et voici ton arbre — un chêne. Chêne, en latin, se dit *robur* — lequel mot signifie également *la force*." Et ainsi de suite : Abraham, parole divine, longévité, et tout le saint-frusquin. Tu le trouveras par là en bordure du chemin, vers le belvédère. Près d'un mètre de diamètre, à présent. Inratable.

GABRIEL. — Tu lui parles ?

BOSC. — J'ai beau avoir mon âge, je ne suis pas encore sénile.

GABRIEL. — J'ai quarante-deux ans, et je parle aux arbres.

BOSC. — Pas de danger qu'ils te contredisent. Et par-dessus le marché, les arbres m'insupportent.

GABRIEL. — Qu'est-ce que tu leur reproches ?

BOSC. — De pousser. De pousser comme ils poussent : vers le ciel, en droite ligne, parfaitement confiants dans l'avenir, sûrs de leur bon droit. L'arbre est l'emblème de notre petitesse. Nous plantons des arbres afin de nous rappeler notre condition de nains. Je vais avoir cent ans — regarde-moi, regarde mon chêne : Quasimodo et la Cathédrale !

GABRIEL. — Moi, je crois que les arbres ont une âme.

BOSC. — Allons bon.

GABRIEL. — Qu'est-ce que c'est qu'une âme ?

BOSC. — La question vaut d'être posée.

GABRIEL. — Personne ne sait dire ce que c'est. Moi, je crois que l'âme est ce quelque chose que nous ne savons pas nommer, qui fait que nous sommes ce que nous sommes.

BOSC. — Et que les arbres sont des arbres ?

GABRIEL. — Et que les arbres sont *plus* que des arbres — de même que nous sommes plus que des mammifères bipèdes.

BOSC. — Je ne te contredirai pas sur ce point : tu m'as suffisamment reproché de t'avoir appris l'inexistence du Père Noël...

GABRIEL. — Ne sois pas méprisant.

BOSC. — L'animisme n'a rien de méprisable, simplement —

GABRIEL. — Tu sues le mépris et la suffisance.

BOSC. — Parce que je ne parle pas aux arbres ?

GABRIEL. — Parce que tu n'écoutes rien ! Celui que son père écoute n'a pas besoin de parler aux arbres ! Où étais-tu quand j'avais besoin de te parler ? Tu faisais la révolution, bordel ! J'avais quinze ans, et tu m'expédiais des cartes postales de la Havane !

(Pause.)

BOSC. — Tu restes quelques jours ?

GABRIEL. — Je ne sais pas encore.

BOSC. — Tu as des ennuis ?

GABRIEL. — Ça se pourrait.

BOSC. — Graves ?

GABRIEL. — Je n'ai tué personne, si c'est ce que tu veux dire.

(Pause.)

BOSC. — Quelle heure est-il donc ?

GABRIEL. — Bientôt dix-sept.

BOSC. — Pas encore l'heure du cigare, flûte.

GABRIEL. — On dirait que la brume se lève. En 1900, tu as donc sept ans. — Et puis ?

BOSC. — J'étais un gosse "facile", comme on disait à l'époque, c'est-à-dire docile; effacé, même — à la différence de mon chêne. Bachelier à seize ans, fiancé à vingt-et-un.

GABRIEL. — Tu étais amoureux ?

BOSC. — Comme on peut l'être d'une cousine germaine avec qui on a passé toutes ses vacances.

GABRIEL. — Pourquoi vous êtes-vous fiancés, en ce cas ?

BOSC. — Les pères et la guerre, mon petit vieux. Les pères dessinent les unions, la guerre les précipite. — Je me suis fiancé la veille de mon départ au front.

(Mai 1917. L'escouade à laquelle appartient Virgile débarque dans un cantonnement, après plusieurs jours de marche.)

LE CAPORAL VEYSSIÈRE. — Posons tout ça par là, barda compris, et nous par dessus !

UN SOLDAT. — Je suis cuit.

1ER SOLDAT. — Un fantassin est fait pour marcher.

1ER SOLDAT. — Quand je repense à ce pauvre Lartigue...

VEYSSIÈRE. — Tu ne le ressusciteras pas. Quelqu'un a vu Virgile ?

1ER SOLDAT. — Feuillade a été évacué — ils ont dû l'amputer.

VEYSSIÈRE. — Vos gueules !

2È SOLDAT. — Tu crois qu'on va remettre ça ? *(Veyssière appelle Virgile.)*

1ER SOLDAT. — On a perdu un tiers de nos gars dans cette foutaise.

VEYSSIÈRE. — Tu veux que je te dise ? — On remettra ça aussi longtemps qu'il restera de la bidoche à fourguer aux mitrailleuses boches. *(Il appelle de nouveau Virgile.)*

2È SOLDAT. — Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

VEYSSIÈRE. — Trente-six mois de tranchées, mon p'tit père.

1ER SOLDAT. — Cuit et archi-cuit. (*Virgile rejoint l'escouade.*)

VEYSSIÈRE. — Virgile, viens t'asseoir ! — Où étais-tu fourré ? — Virgile, sais-tu ce qu'a fait le soldat russe ? Il a foutu le galonné au trou, et il a proclamé le soviet ! L'ouvrier règne en maître à Moscou et à Petrograd. Dans l'armée, le moujik a mis la crosse en l'air. Et nous, qu'avons-nous fait ? je te demande un peu ! Nous sommes restés muets, — figés au garde-à-vous pendant la revue de détail — et la Révolution nous est passée sous le pif.

VIRGILE. — Tu es communiste, toi ?

VEYSSIÈRE. — Les communistes sont ceux qui font les soviets. — et toi et moi, Virgile, qui ne faisons rien, nous sommes les damnés de la terre. Et nous crèverons soldats.

2È SOLDAT, *apercevant un gradé qui s'approche*. — 22 !

VEYSSIÈRE. — Reste assis. — On est de repos, non ?

LE LIEUTENANT. — Caporal, j'avais stipulé qu'on attende mes ordres.

VEYSSIÈRE. — Vous aviez quoi, mon lieutenant ?

LE LIEUTENANT. — Stipulé. — Qu'on attende.

VEYSSIÈRE. — Vous voulez parler des permissions, sans doute ? — Nous attendons depuis neuf mois, mon lieutenant.

LE LIEUTENANT. — Veyssièrre, sur un autre ton !

VEYSSIÈRE. — Tout à fait entre nous, lieutenant : pour moi, vous n'êtes qu'un planqué. — Allez donc voir ailleurs si j'y suis.

LE LIEUTENANT. — Je vais de ce pas faire un rapport sur votre compte, Veyssièrre. — Vous m'en direz des nouvelles ! Réunissez vos hommes.

VEYSSIÈRE, *se relevant avec peine*. — Debout, les gars. (*Tous s'alignent à contrecœur.*)
Sixième escouade au rapport, lieutenant.

LE LIEUTENANT. — Elle est belle, la sixième escouade ! — Est-ce que c'est une tenue, Bosc ? — Répondez.

VIRGILE. — Non, mon lieutenant.

LE LIEUTENANT. — Ce qui m'amène est d'une exceptionnelle gravité : une courageuse main anonyme a souillé la porte du mess d'une inscription dont je vous épargne le détail. Cela pue, soldats ! — et pas seulement la merde — quoique ce soit avec quoi on l'a faite. — Vous riez, Veyssièrre ?

VEYSSIÈRE. — La surprise, mon lieutenant.

LE LIEUTENANT. — Insubordination, propagande antimilitariste, et pour couronner le tout, injure à supérieur ! — et à l'Etat-major !

VEYSSIÈRE. — Mon lieutenant, comment pourrais-je injurier des gens que nous ne voyons jamais ?

LE LIEUTENANT. — Qui est l'auteur de cette inscription ? Vous ?

2E SOLDAT. — Nous n'avons pas bougé d'ici, mon lieutenant.

LE LIEUTENANT. — Silence !

VEYSSIÈRE. — Aucun d'entre nous n'a bougé d'ici. — N'est-ce pas, Virgile ?

VIRGILE. — Aucun.

LE LIEUTENANT. — Très bien. En ce cas, caporal, aux arrêts de rigueur — en attendant la suite. — Plaît-il, Veyssière ?

VEYSSIÈRE. — Rien, rien — oh, et puis si, tenez : merde !

GABRIEL. — Qu'est-ce qu'il risquait ?

BOSC. — Qu'est-ce qu'on risque, à la guerre ? Plus rarement la chtouille qu'une balle dans la tête. Il comparut devant le conseil de guerre comme plusieurs milliers de soldats français, cette année-là — et autant d'allemands — et on le condamna à mort, comme plusieurs centaines de braves mecs dans son genre.

GABRIEL. — Et toi ?

BOSC. — Je faisais partie du peloton d'exécution.

(Le poteau d'exécution. Veyssière refuse qu'on l'attache et qu'on lui bande les yeux. Le lieutenant commande le peloton.)

LE LIEUTENANT. — Épaulez, armes ! — 'Joue !

VEYSSIÈRE. — Tu ne l'emporteras pas en paradis, crevure !

LE LIEUTENANT. — Feu ! *(Les soldats hésitent.)* Feu ! *(Virgile sort brusquement du rang, et braque son arme sur le lieutenant.)*

VIRGILE. — Ne tirez pas !

LE LIEUTENANT. — Bosc !

VIRGILE, *aux hommes.* — Ne tirez pas ou je l'abats !

LE LIEUTENANT. — Ne l'écoutez pas ! — Feu ! Feu !

VEYSSIÈRE, *se précipitant sur le lieutenant..* — Occupe-toi des autres ! (Il s'empare de l'arme de poing du lieutenant, et lui colle le canon sur la tempe. Virgile braque son fusil sur les soldats.)

LE LIEUTENANT. — Tirez ! mais tirez, nom de nom ! — C'est un ordre !

UN SOLDAT. — Il vous abattrait, mon lieutenant.

VEYSSIÈRE, *au lieutenant.* — Il a raison, crevure. — Un bon soldat ne veut pas qu'on lui tue son lieutenant. (Il le traîne jusqu'au poteau.)

VIRGILE. — Foutons le camp !

VEYSSIÈRE. — Une seconde. (Usant des liens et du bandeau qu'il avait refusés, il attache le lieutenant au poteau, et lui bande les yeux. A Virgile.) Maintenant, tu peux bien me le dire. L'inscription ? —

VIRGILE. — C'était moi.

LE LIEUTENANT. — Bosc, écoutez-moi ! Je plaiderai l'égarement ! Vous serez acquitté, vous avez ma parole !

VIRGILE. — Merde !

LE LIEUTENANT. — Veyssièrre, soyez raisonnable !

VEYSSIÈRE. — Soldats, en joue !

LE LIEUTENANT. — Bosc !

VEYSSIÈRE. — Feu ! (Les deux hommes prennent la fuite. Les soldats tirent en l'air. Le lieutenant hurle. Noir.)

*

* *

(Été 1917. Un petit appartement bordelais. Virgile et Jeanne Anglade, la maîtresse de maison.)

JEANNE. — La chambre vous convient ?

VIRGILE. — Parfaitement, madame. Je vous ai ramené la clé.

JEANNE. — Vous ne la prenez pas ?

VIRGILE. — Si. — C'est-à-dire — tout dépend si vous désirez — pour le versement —

JEANNE. — - de l'avance ? — Qu'est-ce qui vous arrangerait ?

VIRGILE. — C'est-à-dire, j'ai de quoi payer — tout juste un mois, en fait — du moins pour l'instant.

JEANNE. — Je comprends. — Quel âge avez-vous donc ?

VIRGILE. — Je vais sur mes vingt-cinq.

JEANNE. — Je ne voudrais pas vous paraître indiscreète mais, par les temps qui courent, les jeunes gens de votre âge se font plutôt rares.

VIRGILE. — C'est que j'ai été, voyez-vous, — en fait, je viens d'être — démobilisé.

JEANNE. — Où avez-vous servi ?

VIRGILE. — Un peu partout : Vermelles, Lorette, Verdun, la Somme, le Chemin des Dames — Vous ne me croyez pas ?

JEANNE. — Bien sûr que je vous crois. Je songeais seulement à tout ce que vous avez dû voir — Vous avez un regard qui ne trompe pas — La première fois que mon mari — il faut vous dire que je suis veuve de guerre.

VIRGILE. — Je suis désolé.

JEANNE. — C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je loue — il faut bien vivre, n'est-ce pas ? — Mais ne soyez pas désolé, c'était quelqu'un d'abject — avec moi, en tout cas. — La nouvelle de sa mort, en un sens — ne me jugez pas trop vite — En un mot, je me suis sentie libérée. — Enfin, peu vous importe ma vie, ce que je voulais dire... — lors de sa première permission, il avait ce regard, quelque chose dans les yeux qui m'avait — *(Elle pleure.)* C'est idiot, je ne vous connais pas depuis cinq minutes que je — Excusez-moi, c'est ridicule.

VIRGILE. — Ne vous excusez pas. Il est tard, je vous dérange —

JEANNE. — Ce n'est pas lui, vous comprenez — lui, je m'en fiche — il m'a fait assez de mal — ni pour moi — je n'ai aucun raison de m'apitoyer — En fait, ce doit être nerveux — Tous ces morts, c'est un peu difficile à — même de loin — difficile à avaler, non ? *(Temps.)* Vous ne m'avez pas tout dit, n'est-ce pas ?

VIRGILE, *se levant.* — Non — mais je ne voudrais pas — je ne veux pas vous créer des ennuis — je vais — je suis déserteur, voilà ! — et bien fou de vous le dire, en prime ! — Je ne sais plus du tout — Écoutez, madame —

JEANNE. — Du calme, voyons, rasseyez-vous. — D'ailleurs où iriez-vous ? — Et puis la madame a un nom, vous savez ? — Elle s'appelle Jeanne.

BOSC, *à Gabriel.* — Elle était — en fait, je ne revois même plus son visage — mais je me souviens parfaitement qu'elle m'avait ébloui — donc, mettons qu'elle était éblouissante. Je lui ai tout raconté, et elle a fait de même : son mari, les tromperies, l'alcool, le jeu, les dettes de jeu, les

menaces des créanciers, le chantage du mari, et ce qui s'ensuivit pour elle – en quelque sorte, *naturellement*. Bref, moins de deux heures plus tard, nous n'avions plus aucun secret l'un pour l'autre. J'ajouterai qu'elle fut une merveilleuse initiatrice. Ainsi qu'Apollinaire le dit de Lou, elle faisait l'amour "comme saint François d'Assise parlait aux oiseaux"... L'idylle dura trois semaines.

*

* *

(Trois semaines plus tard.)

JEANNE. – Il te reste combien ?

VIRGILE. – Pas un sou, rien. – Bon dieu, si seulement je pouvais ! – Sur les docks, tu ne crois pas ?

JEANNE. – Chéri, ne revenons pas là-dessus. Pour le moindre travail, on te demandera tes papiers militaires – tu serais repéré en un cinq sec.

VIRGILE. – Je ne vois plus qu'une solution –

JEANNE. – - ta famille ? – Tu sais bien que c'est là qu'ils t'attendent. Dès que tu pointeras le nez à moins de cinq kilomètres de chez toi, ils l'apprendront et ils te colleront au trou.

VIRGILE. – Puis au mur.

BOSC. – Et voilà que l'histoire du mari – "ton ordure de mari" – se répétait avec moi, comme si ce dernier se jouait de nous depuis le trou d'obus qui lui tenait lieu de tombe. La guerre me rattrapait aux basques, en exigeant son dû.

VIRGILE. – Pourquoi ne pas partir à l'étranger ? Nous pourrions – je ne sais pas – Il doit bien y avoir une autre solution, bon dieu ! – Tu es d'un calme ! – Ça me dépasse !

JEANNE. – Je suis déjà passée par là, Virgile. – Ce ne sera pas moi, chéri, ce sera une autre. – Et puis tu seras là, n'est-ce pas ? – Comme ça je ne risquerai rien.

BOSC. — Dans l'ensemble, le micheton était du genre correct, bourgeois, discret — et majoritairement quinquagénaire. Je m'enfermais dans la cuisine, à quelques enjambées de la chambre, le temps que l'affaire se fasse. Puis elle réaparaisait, lissant quatre billets froissés qu'elle déposait sans commentaire dans la boîte de biscuits réservée à cet effet, sur le buffet de la cuisine... Nous ne manquions de rien.

(Quelques mois plus tard.)

JEANNE. — Quelle heure est-il ?

VIRGILE, *plongé dans un journal*. — Dans les huit heures.

JEANNE. — Quoi de neuf ?

VIRGILE. — Clémenceau, 76 ans.

JEANNE. — Qu'est-ce qu'il dit, Clémenceau ?

VIRGILE, *lisant*.. — "Ma politique étrangère et ma politique intérieure, c'est tout un. Politique intérieure, je fais la guerre. Politique extérieure, je fais la guerre. Je fais toujours la guerre." — Ils disent que Caillaux veut vendre la France à l'Allemagne. Il disent qu'il nous faut un gouvernement fort. Ils disent que Virgile Bosc mourra de vieillesse dans la cuisine de Jeanne Anglade. *(Jeanne sort. Virgile continue de fumer et de lire.)*

BOSC. — Je m'étais mis à boire. Je faisais du gras, je n'aimais plus. Ma vie me paraissait semblable à ces décors de ruine que nous traversions en silence, quand nous gagnions le front. — On manque singulièrement d'humour, à 25 ans.

(On entend Jeanne crier. Virgile pose son journal, se lève. Nouveaux cris, suivis d'appels à l'aide. Virgile se précipite, sort. On entend des éclats de voix, le bruit de meubles qu'on renverse, deux hommes qui se battent, la voix de Jeanne : "salaud !", puis un coup de feu. Un temps. Paraît Virgile, tenant le revolver, suivi de Jeanne, en peignoir.)

JEANNE. — Qu'est-ce que nous allons... ? — Pourquoi as-tu fait ça ? — Dès qu'il t'a vu il a voulu partir, mais toi... ! — Virgile, dis quelque chose !

VIRGILE. — Tu le connaissais ?

JEANNE. — Non. *(Il enfiler son manteau.)* Virgile ? Virgile ? Qu'est-ce que tu fais ?

VIRGILE, *prenant un peu d'argent dans la boîte*. — Je pars. Dans trois heures, tu préviens la police. Tu ne sais rien. Tu as loué une chambre à un jeune homme, —

un nommé Dupuis – mais tu n'as pas pensé à vérifier son identité. Ce soir, tu es rentrée tard, il y avait ce cadavre, et le jeune homme a disparu – tu n'as aucune idée d'où il venait, ni où il a pu partir. Tu es en état de choc. Je te demande trois heures. Ça me laissera le temps.

JEANNE. – Le temps de quoi ?

(Il l'enlace un bref instant puis s'en va .)

Deuxième journée

(16 octobre 1987.)

BOSC. — Si tu me parlais de tes ennuis ?

GABRIEL, *après un temps*. — Quand maman est morte, tu m'as proposé de venir à Cuba.

BOSC. — Et tu as refusé. "Ma vie est ici, m'as-tu écrit. Au Mexique."

GABRIEL. — Ça t'a paru une bonne raison ?

BOSC. — En tout cas une bonne façon de m'envoyer me faire foutre.

GABRIEL. — Tu avais soixante-huit ans, et moi seize.

BOSC. — Je me suis laissé dire que les fils sont généralement plus jeunes que leur père.

GABRIEL. — "Le premier devoir de tout révolutionnaire est de faire la révolution", tu te rappelles ? — Et le devoir de tout fils de révolutionnaire ? de faire comme papa ? Vous avez confisqué la révolution, vous l'avez consciencieusement salopée, et vous nous avez refile le paquet merdeux. Quand nous étions en âge de la faire, elle était déjà faite — et défaite.

BOSC. — Qu'elle repose en paix ! D'ailleurs, révolutionnaire, je l'ai été quoi ? quatre ans ? — quatre ans, bon dieu, ces quatre années m'en ont paru vingt. — Je ne t'ai rien volé du tout. A ton âge, je croupissais en taule, figure-toi.

GABRIEL. — Tu as toujours vu grand. Même pour les ennuis tu es imbattable. La prison, c'était politique ?

BOSC. — Seigneur, pour qui me prends-tu ? Je ne suis pas un héros, mon petit vieux.

GABRIEL. — Première nouvelle.

BOSC. — Tu veux les détails ?

GABRIEL. — La face cachée du mythe. Je t'écoute.

BOSC. — Il fallait que je quitte Bordeaux au plus vite. Je me suis enrôlé comme mataf à bord d'un cargo en partance pour l'Argentine. Aux premiers jours de 1918, après un mois de traversée, nous avons fait escale à Baxhma. — "Le lupanar des Bahamas", comme on l'appelait à l'époque. Un port, trois banques, une demi-douzaine de casinos, et plus de

bobinards que sur toute la côte Ouest des États-Unis — le tout massé sur quatre kilomètres carrés — moins d'un dixième de l'île. Sorti de là, on aurait tout aussi bien pu se croire au XVII^e siècle. Deux gars de l'équipage m'ont emmené en virée dans un bar à putes. Le lendemain matin, — près de deux heures après le départ du cargo — je me suis réveillé dans le caniveau, à moitié nu, malade, et sans plus le sou. Durant plusieurs jours, j'ai erré sur le port en quête d'une place. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance d'un vieillard, nommé Ruben Ghia, qui collectait le métal et le verre dans les containers à ordures. Il emplissait sa carriole de boîtes de conserve et de bouteilles vides, puis il les fourguait à un chiffonnier. Trois mois durant, je lui ai donné la main, en contrepartie de quoi il m'hébergeait dans sa cabane et partageait avec moi son quotidien ragoût de fèves. Un jour, il s'entailla la main en tirant sur une boîte — la blessure s'infecta, il contracta une forte fièvre, puis il mourut. J'ai continué seul à draguer les poubelles des docks. Tous les soirs, je quittais le port afin d'apporter mon butin au chiffonnier, en tirant ma carriole sur la petite route qui longeait la côte. J'avais pris l'habitude de faire halte au sommet d'une côte et de m'asseoir quelques instants sur une corniche qui dominait un cimetière de bateaux. Il y avait là des centaines de bâtiments de toutes tailles, abandonnés, fichés comme d'étranges monolithes dans la vase de l'anse. L'endroit m'impressionnait — m'inspira même des vers — exécrables, il va sans dire... Puis le charme cessa d'opérer — ma situation n'avait rien de romantique : je puais les ordures, et mon estomac commençait de se révolter contre les sempiternelles fèves. Le cimetière m'apparut alors pour ce qu'il était : une fantastique réserve de ferraille. Quelque temps plus tard, j'entrepris mes premières démarches auprès des autorités de Baxhma. Les termes du marché que je leur soumis étaient les suivants : en échange de leur pleine propriété, je vous débarrasse de toutes ces épaves qui défigurent l'un des plus beaux paysages de l'île. — Dix ans plus tard, ma fortune était faite.

(1930. Le bureau de Virgile Bosc, à Baxhma. Dans un coin, la carriole exposée, rappelle aux visiteurs ses débuts de biffin.)

SYDNEY. — Monsieur Bosc, je ne vous suis plus !

VIRGILE. — Simple comme bonjour, Sydney ! Je suis en situation de monopole. Le monopole est une citadelle, Sydney, mais une citadelle assiégée. Aucune citadelle n'est imprenable. Tôt ou tard, si je n'y prends garde, il se trouvera quelqu'un pour le comprendre, et pour mener le roi de la ferraille à l'échafaud.

SYDNEY. — Avez-vous jamais vu un roi financer en sous main des menées révolutionnaires ?

VIRGILE. — Pourquoi suis-je devenu le roi, Sydney ? — Parce que je suis le meilleur. Si je suis le meilleur, pourquoi voudrais-tu que je laisse les autres faire à ma place ce que je ferai de toute évidence mieux qu'eux ? Le commerce, Sydney, est affaire de mise en scène. Nous avons joué le premier acte : de la carriole de chiffonnier au négoce international de métaux. Je te donne la teneur du second : un concurrent survient, s'ensuit la guerre des prix, la clientèle joue de la concurrence, le marché s'électrise, le business prospère !

SYDNEY. — Mais enfin, je ne souhaite pas du tout devenir votre concurrent.

VIRGILE. — J'espère bien que si ! — Et que tu auras à coeur de réussir, puisque, par l'entremise d'une officine de placements, je serai ton principal actionnaire.

SYDNEY. — Je connais vos points faibles.

VIRGILE. — A la bonne heure.

SYDNEY. — Le cuivre vous fait peur.

VIRGILE. — Je lui préfère le plomb.

SYDNEY. — Je vous laisserai le plomb.

VIRGILE. — Surtout pas, malheureux ! Tu dois absolument m'attaquer sur le plomb — c'est ma spécialité !

*

* *

(Une nuit, au bordel. Virgile et le gangster Nero.)

NERO. — Comme il est dit dans l'Ecclésiaste, Monsieur Bosc, il y a un temps pour jeter des pierres et un temps pour les ramasser.

VIRGILE. — On ne saurait mieux dire, Monsieur Nero. Dans le chaos, vous avez deux attitudes possibles : subir le foutoir ou commencer le rangement. — Je suis d'un naturel soigneux.

NERO. — Ne soyez pas si modeste, Monsieur Bosc. Je me suis laissé dire que vous étiez redoutable en affaires.

VIRGILE. — Disons, Monsieur Nero, que j'ai toujours su combien font deux et deux.

LA SOUS-MAITRESSE, *entrant*. — Des préférences, Monsieur Bosc ?

VIRGILE. — Comment s'appelle cette petite — avec les yeux vairons ?

LA SOUS-MAITRESSE. — Palmyre ?

VIRGILE. — Palmyre, exactement ! (*A Nero.*) De toute beauté ! Vous verrez, les filles sont superbes. — Spécialement cette Palmyre ! — Votre coupe reste pleine. Vous ne buvez pas ?

NERO. — Écoutez-moi, Bosc. Je suis ici en rendez-vous d'affaires. Nous allons causer gentiment une petite demi-heure, après quoi, je rejoindrai mon yacht — lequel n'est pas, croyez-le bien, moins pourvu que ce claque en boissons gazeuses et chair fraîche. Vous avez une entreprise prospère, Monsieur Bosc. Une entreprise prospère a besoin de travailleurs. Les travailleurs ont besoin de distractions. — Vous êtes-vous jamais demandé à qui appartenait les bordels de l'île ?

VIRGILE. — Vous voulez dire — tous les bordels, Monsieur Nero ?

NERO. — Il y a bordel et bordel, Monsieur Bosc. Je suis un homme de traditions : velours, sofas, champagne et... jeunesse tropicale aux yeux vairons. — Le service est-il pour vous plaire ?

VIRGILE. — Ai-je l'air de me plaindre, Monsieur Nero ? — Vous me parliez des travailleurs —

NERO. — Tout comme vous et moi, Monsieur Bosc, le travailleur a grand besoin de tirer son coup et de se bourrer la gueule. Faute de pouvoir se satisfaire, le travailleur n'a plus la tête à son travail. Donc vous avez besoin de moi, Bosc. — Comme moi j'ai besoin de vous.

VIRGILE. — J'embauche — vous débauchez.

NERO. — Très amusant. — J'ai un petit souci, Monsieur Bosc.

VIRGILE. — Un souci, Monsieur Nero ?

NERO. — Il se trouve, Monsieur Bosc, que je ne suis pas du tout certain de pouvoir compter sur vous.

VIRGILE. — Expliquez-moi ça.

NERO. — Non, vous, Bosc, expliquez-moi ce que deviendra votre prospérité, le jour où les dockers de l'île se foutront en grève.

VIRGILE. — Pourquoi feraient-ils la grève ?

NERO. — Simple hypothèse, Monsieur Bosc. — Nous causons.

BOSC. — L'enfoiré me tenait par les couilles.

GABRIEL. — Que voulait l'enfoiré ?

BOSC. — Vingt pour cent.

GABRIEL. — Tu as accepté ?

BOSC. — Qu'est-ce que tu aurais fait, à ma place ?

GABRIEL. — A ta place ? Je serais mort de faim sur le port de Baxhma.

BOSC. — Ne sous-estime pas l'instinct de survie.

GABRIEL. — Comment dirais-tu que se manifeste l'instinct de survie ?

BOSC. — Fous-toi la tête sous l'eau dans une baignoire, compte jusqu'à cent et tu feras sa connaissance.

GABRIEL. — La peur de la noyade ? Je ne connais que ça : la peur.

BOSC. — Qu'est-ce qui te prend, bon dieu ?

GABRIEL. — Je manque d'appétit.

BOSC. — L'appétit vient en mangeant. Lève une gamine de vingt ans et fais-lui visiter le Mexique.

GABRIEL. — C'est sous-estimer l'instinct de survie des gamines de vingt ans.

BOSC. — Il n'y a pas plus disponible qu'une gamine de vingt ans.

GABRIEL. — Si : une pute de vingt ans.

BOSC. — Exact. Mais c'est beaucoup plus cher — et je ne te conseillerai pas de l'emmener au Mexique.

GABRIEL. — Pour l'instant, il n'y a pas une femme dans ton histoire qui ne soit pas une pute.

BOSC. — Il en est une, justement, qui ne va pas tarder à entrer en scène.

GABRIEL. — Comme par hasard. — Dans quelle proportion me mens-tu ?

BOSC. — Oh, je dirais dans les vingt pour cent.

(*Virgile et Monsieur One à la pêche au gros, sur le yacht du second.*)

ONE. — Monsieur Bosc, la rumeur fait de vous un grand amateur de whisky irlandais.

VIRGILE. — L'inimitable goût de tourbe, Monsieur One.

ONE. — Hélas, Monsieur Bosc, vous n'êtes pas sans savoir que depuis onze ans, les États-Unis d'Amérique sont au régime sec.

VIRGILE. — C'est un bien grand malheur, Monsieur One. J'ai apporté une bouteille. Voulez-vous la goûter ?

ONE. — D'autant plus volontiers, Monsieur Bosc, que nous nous trouvons dans les eaux territoriales de Baxhma.

VIRGILE. — Et cependant si proche de vos côtes, Monsieur One.

ONE. — Un doigt, seulement, Monsieur Bosc. (*Trinquent et boivent.*) Combien ?

VIRGILE. — Vingt dollars la bouteille — au delà de mille. Conditionnées en caisses de roulements à bille. Livrées à quai.

ONE. — C'est quatre dollars de trop.

VIRGILE. — Parfaitement estimé, Monsieur One. — Seulement, j'ai un petit souci. — C'est du moins ce que pense Monsieur Nero.

ONE. — Nero, dites-vous ?

VIRGILE. — Si j'en crois Monsieur Nero, la prospérité a désormais un prix. Faute d'acquitter ce prix, il semble que je ne serai plus en mesure de livrer quiconque.

ONE. — Dites-moi ce que je gagnerais à vous ôter votre souci, Monsieur Bosc.

VIRGILE. — Vingt pour cent, Monsieur One. Soit 4 dollars par bouteille.

ONE. — Votre souci vient de trouver sa solution définitive, Monsieur Bosc. Je suis preneur de dix mille bouteilles à 15 dollars.

VIRGILE. — Vingt moins quatre font seize, Monsieur One.

ONE. — Oh, vraiment, Monsieur Bosc ?

VIRGILE. — Quinze soixante-dix.

ONE. — Quinze cinquante. — Dernière offre.

VIRGILE. — La dernière et la bonne, Monsieur One ! — Encore un doigt de whisky ?

BOSC. — Tu devines la suite.

GABRIEL. — Quelques jours plus tard, on retrouva le corps du sieur Nero, criblé de balles —

BOSC. — - tandis que flambait son yacht.

GABRIEL. — Et tu as livré le whisky ?

BOSC. — Il va sans dire. Durant les trois années qu'a encore duré la prohibition, j'ai livré plus de vingt mille bouteilles d'un excellent whisky qui fit la joie des speakeasies de luxe de Miami. Ce trafic me rapporta près d'un demi-million de dollars, un assez beau pactole, qui me permit de financer une oeuvre charitable au profit des déshérités de l'île.

GABRIEL. — Ne me prends pas pour une bille.

BOSC. — La stricte vérité, mon petit vieux. Une fondation baptisée Ruben Ghia, du nom de mon vieux chiffonnier bouffeur de fèves. L'argent sale américain au secours des victimes de la dépression. — Juste retour des choses, en somme.

GABRIEL. — Admettons que je te croie. — La raison d'un tel geste ?

BOSC. — Il est si bon d'être bon.

(Virgile en visite à la Fondation Ruben Ghia, un soir de 1932.)

VIRGILE. — Mes amis, notre Fondation entend manifester que le temps est proche où l'homme ne sera plus un loup pour l'homme !

UN HOMME. — Mais un mouton pour les bouchers ! *(Rires.)*

MO. — De nos jours, un homme ne vaut pas même son poids de viande de mouton. *(Applaudissements.)*

VIRGILE, à Mo. — Mais permettez, l'ami, il me semble qu'ici nous traîtons l'homme en homme — et le mouton en ragoût ! *(Applaudissements.)*

MO. — Qui a jamais vu quelque chose de gratuit en ce monde ? — Pourquoi je dis que votre mouton a comme un arrière-goût.

VIRGILE. — Vous n'aimez pas le mouton, l'ami ?

MO. — Je ne suis pas votre ami.

VIRGILE. — Comment dois-je vous appeler ?

MO. — Par mon nom, s'il vous plaît.

VIRGILE. — Lequel est — ?

MO. — Mo.

VIRGILE. — Monsieur Mo, j'aimerais bien savoir ce que vous reprochez à notre cuisine.

MO. — Elle sent le calcul à plein nez, votre cuisine. Depuis des semaines que je la bouffe, j'ai eu le temps de m'en faire une idée.

VIRGILE. — Il y a sur terre assez de moutons pour nourrir tout le monde. Voilà l'idée.

MO. — Après un bon ragoût, la sieste. — Voilà le calcul. Qu'on me donne du travail — je me charge du ragoût.

VIRGILE. — N'est-il pas juste, Monsieur Mo, que chacun mange à sa faim ?

MO. — Ceux qui nous nourrissent ne veulent pas la justice — ils veulent calmer la faim. (*Applaudissements.*)

VIRGILE. — Monsieur Mo, avez-vous entendu parler de ce malheureux qui s'est pendu l'autre jour aux grilles du gouverneur ? J'ai dans l'idée qu'il serait encore en vie s'il avait eu de quoi manger et nourrir les siens.

MO. — Silence dans les cimetières — on ne vous l'a jamais dit ?

VIRGILE. — On ne se pend pas pour rien.

MO. — On se pend pour en finir. (*Il va pour sortir.*)

VIRGILE. — Le débat vous embête, Mo ?

MO. — Rejoignez-moi dehors, et je vous dirai ce qui m'embête. (*Il sort.*)

VIRGILE. — Qu'est-ce qu'il lui prend ?

UN HOMME. — Il lui prend que le pendu —

UN DEUXIÈME. — - avait une fille unique.

LE PREMIER. — Une beauté.

LE DEUXIÈME. — Une fille unique, et pas de boulot.

LE PREMIER. — Un jour la fille a trouvé un boulot.

LE DEUXIÈME. — Un boulot spécial.

LE PREMIER. — Un boulot pour dames.

LE DEUXIÈME. — Horizontal.

LE PREMIER. — Quand son père l'a appris —

LE DEUXIÈME. — - il s'est pendu.

VIRGILE. — Histoire navrante.

LE PREMIER. — Bon, l'histoire, passe encore.

LE DEUXIÈME. — Pas les putains qui manquent, dans le coin —

LE PREMIER. — Ni les pendus.

LE DEUXIÈME. — Seulement voilà —

LE PREMIER. — Ce pendu-là était le frère de Mo —

LE DEUXIÈME. — Et la putain, sa nièce.

LE PREMIER. — Fille superbe.

LE DEUXIÈME. — Avec les yeux vairons.

VIRGILE. — Comment s'appelle-t-elle ?

LE PREMIER. — Palmyre.

VIRGILE. — Ouh la la.

LE DEUXIÈME. — Maintenant vous savez pourquoi Mo vous attend.

LE PREMIER. — Le meilleur cogneur de toute l'île.

VIRGILE, *sortant quelques billets.* — Rendez-moi un petit service, voulez-vous ?

Allez lui dire que je cherche un garde-du-corps. (*Les billets changent de main.*)

GABRIEL. — Ne me dis pas que ça a marché.

BOSC. — Les gars sont sortis, et sont revenus aussi sec m'apporter la réponse de Mo.

GABRIEL. — "Va te faire foutre" ?

BOSC. — Non : "combien ?"

GABRIEL. — Et — laisse-moi deviner — tu as racheté Palmyre à son proxénète, et tu l'as ramenée à son fiancé !

BOSC. — Il m'arrive de mentir, mais jamais dans de telles proportions. J'ai tout simplement cessé mes visites au bordel. — Et j'ai rencontré Martha

(1933. Un studio d'enregistrement. Après l'introduction d'orchestre, Martha Grande interprète la "Chanson des beaux diables".)

MARTHA

Les arbres poussent et dans leur ombre

Les hommes enfouissent leurs amours

Certains n'y voient que tronc et branches

Mais toi d'aussi loin que tu sois
Entends-tu comme moi cet ange
Qui nous y soufflait des mots doux ?

D'aussi loin que tu sois dis-moi
S'il t'arrive de repenser
A cet après-midi de mai
Où nous avions comme des gosses
Gravé nos deux noms dans l'écorce
Et baptisé l'arbre "L'abbé" ?

Comme des gosses nous aimions
Regarder voler sa soutane
Par une soirée de grand vent
Nous dansions nus comme des diables
Et nous soupirions des blasphèmes
A faire rougir le soleil

Nous dansions nus pendant l'orage
Ne craignant ni la foudre ni
La trahison ni le naufrage
Comme des diables sous notre arbre
T'en souviens-tu ? dessous notre arbre
Comme des diables, de si beaux diables...

VIRGILE, *après que la dernière note ait fini de résonner.* – Superbe !

MARTHA. – A d'autres !

VIRGILE. – Sincèrement, chérie : magnifique, je vous assure.

MARTHA. – Vous n'y entendez rien.

VIRGILE. – Sydney ? – Superbe, non ?

SYDNEY. – Absolument.

MARTHA. — Virgile, donnez-moi quelque chose à boire. Il faut que je boive — je me sens tellement —

VIRGILE. — Vous voulez un peu de vin ? — Mo !

MARTHA. — L'orchestre joue trop fort, beaucoup trop fort ! Je m'égosille. — Tout de même un comble ! (*A l'arrangeur.*) A croire que vous le faites exprès ! Si je suis de trop, vous n'avez qu'à le dire ! J'ai travaillé avec les plus grands, vous comprenez ? — On ne me la fait pas. Je ne suis pas du tout soutenue : ça finasse, ça brode — Je vous l'ai dit cent fois : des tapis d'accords ! Si vous n'aimez pas les tapis, faites-moi un divan, une plage, un lit ! — Virgile, dites quelque chose !

VIRGILE, *à l'arrangeur.* — Un lit d'accords, bon dieu !

MARTHA. — Je n'ai que deux mots à dire, vous comprenez ? — Martha Grande ! Deux mots ! Qui je veux, quand je veux ! Deux mots ! Martha-Grande ! Vous n'en trouverez pas un pour hésiter. Pas une seconde !

VIRGILE. — Je vais régler cela, chérie. Vous êtes à bout. Allez donc vous reposer. Nous reprendrons demain. Mo —

MARTHA. — Je ne vous dis pas bonsoir. (*Elle sort, accompagnée de Mo.*)

VIRGILE, *à l'arrangeur.* — Vous allez me changer cet arrangement.

L'ARRANGEUR. — Changer, changer — vous en parlez à votre aise !

VIRGILE. — Sydney — en tant que producteur ? — on ne peut tout de même pas sortir un disque — Nous sommes d'accord ?

SYDNEY. — Absolument.

L'ARRANGEUR. — C'est du travail, Monsieur Bosc. Ça ne se fait pas sur un coin de zinc.

VIRGILE. — Vous avez la soirée. — La nuit, si nécessaire.

L'ARRANGEUR. — Du moment que vous payez —

VIRGILE. — Sydney ?

SYDNEY. — Absolument.

VIRGILE. — Donc à demain, messieurs. (*A l'arrangeur.*) Un lit d'accords, n'est-ce pas ?

L'ARRANGEUR. — Vous aurez votre lit, Monsieur Bosc. Mais, permettez, je connais la chanson et, sans vouloir vous offenser, je vais vous dire le genre de lit que veut Madame Grande : des violons à tout-va, des cuivres, des bois, des peaux, piano et célesta ! Trente musiciens — faites vos calculs. Sur ce, messieurs — (*Il sort.*)

SYDNEY. – Trente musiciens ! – Totalement exclu.

VIRGILE. – C'est une artiste, Sydney ! Elle ne se satisfera jamais d'un disque au rabais !

SYDNEY. – Si c'est ce qu'elle veut, pourquoi ne nous en a-t-elle rien dit ?

VIRGILE. – Au départ, elle ne voulait pas que je produise ce disque – enfin, que nous le produisions. Elle savait ce qu'il en coûterait, pour finir.

SYDNEY. – Trente musiciens ! –

VIRGILE. – Voyons, Sydney ! c'est une aventure formidable !

SYDNEY. – Ça multiplie le budget par dix. Sans compter les arrangements, les frais de copie, et j'en passe –

VIRGILE. – Cesse donc de raisonner en amateur.

SYDNEY. – Le mécénat a ses limites.

VIRGILE. – Il faut viser beaucoup plus loin. Ce disque va nous coûter des tonnes de fric. L'équivalent d'une nouvelle presse, peut-être.

SYDNEY. – Et d'un camion.

VIRGILE. – Il est grand temps d'envisager le troisième acte, tu ne crois pas ?

SYDNEY. – Le troisième acte ?

VIRGILE. – Reconversion, Sydney ! Nous allons sortir le plus bel enregistrement qui ait jamais été réalisé ! Nous ferons des tonnes de disques, nous les vendrons dans le monde entier ! Et puis – je sais ! Et puis nous ferons des films !

SYDNEY. – Comment cela, des films ?

VIRGILE. – Le cinéma, Sydney ! Troisième acte : on tourne ! Nous construisons des studios ! Nous faisons de Baxhama un nouvel Hollywood !

SYDNEY. – Vous parlez sérieusement ?

VIRGILE. – La vie est un film, Sydney ! Ouvre les yeux ! jouis du spectacle!

SYDNEY. – Vous l'aimez donc à ce point ?

VIRGILE. – Si j'aime la vie, Sydney ?

SYDNEY. – Je vous parle de Martha.

VIRGILE. – C'est la femme de ma vie, Sydney !

SYDNEY. – Laquelle est un film, ne l'oubliez pas.

*

* *

(Un jour de 1934.)

MARTHA. — Virgile, pourquoi nous marions-nous ?

VIRGILE. — Parce que vous l'exigez, chérie. Vous devez bien savoir pourquoi.

MARTHA. — Je ne suis pas une femme ordinaire, Virgile.

VIRGILE, *allumant un cigare*. — Vous êtes une femme extraordinaire, Martha.

MARTHA. — J'ai eu beaucoup d'amants, mon cher. Je n'en ai supporté aucun plus d'une semaine.

VIRGILE. — Et combien de maris ?

MARTHA. — On se marie pour la vie, non ? (*Elle chasse d'une main la fumée du cigare.*) Vous ne pouvez donc pas vous passer de fumer ? (*Virgile écrase son cigare.*)

(*Les représentants de Martha et Virgile chez le notaire.*)

L'AVOCAT DE MARTHA. — En premier lieu nous désirons que notre époux s'engage à ne jamais fumer le cigare dans l'enceinte du domicile conjugal, et plus généralement en notre présence, quel que soit le lieu.

(*Martha repousse nerveusement Virgile qui esquisse le geste de l'embrasser.*)

L'AVOCAT DE MARTHA. — Sans aucune intention de nous dérober à notre devoir d'épouse, nous avons par ailleurs le souci de préciser, pour ce qui concerne les rapports intimes, leur fréquence et leur durée —

MARTHA. — Pardonnez-moi. Je voulais pas être si vive.

L'AVOCAT DE MARTHA. — - et pour ce qui concerne les privautés au quotidien, leur nature et leur cadre.

VIRGILE. — Je vous rebute à ce point ?

MARTHA. — C'est l'odeur du cigare.

L'AVOCAT DE MARTHA. — Nous désirons faire chambre à part, et suggérons le principe d'un rapport mensuel, n'excédant pas une demi-heure.

L'AVOCAT DE VIRGILE. — Nous n'avons pas encore quarante ans, voyons !

L'AVOCAT DE MARTHA. — Nous ne vous contestons pas le droit aux pratiques solitaires.

L'AVOCAT DE VIRGILE. — Mais nous sommes amoureux !

MARTHA. — Vous êtes fâché ?

VIRGILE. — Plus frustré que fâché. (*Il l'enlace.*)

MARTHA. — Vous allez me décoiffer !

L'AVOCAT DE MARTHA. — Les attouchements au quotidien, dont il conviendra de préserver le caractère d'effleurement allusif, devront se cantonner à la nuque, aux épaules, aux bras et à la taille, à l'exclusion de toute autre partie du corps.

L'AVOCAT DE VIRGILE. — Nous vous aimons de haut en bas.

L'AVOCAT DE MARTHA. — Nous vous demandons de ne pas interpréter ces restrictions comme des réticences à votre endroit, mais comme de nécessaires bornes à même de préserver notre attirance mutuelle.

VIRGILE. — Dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour vous apprivoiser.

L'AVOCAT DE VIRGILE. — Nous revendiquons le droit à la fantaisie.

MARTHA. — Il y a des hommes qui me plaisent, Virgile, d'autres qui me séduisent — aucun ne m'a encore apprivoisée.

L'AVOCAT DE MARTHA. — Nous sommes une femme sensible, et cette sensibilité, source même de notre art — lequel participe pleinement de notre potentiel de séduction — nous porte à souffrir des effets mal contenus de l'impétuosité virile. A prendre ou à laisser.

L'AVOCAT DE VIRGILE. — Dont acte.

LE NOTAIRE. — Article suivant.

VIRGILE. — Vous serez bientôt une star.

MARTHA. — Et vous, l'époux d'une star ?

L'AVOCAT DE MARTHA. — Notre mariage est désormais partie prenante de notre plan de carrière. En particulier, nous ne saurions sous-estimer les effets négatifs de l'annonce de notre union avec Monsieur Bosc auprès de nombre de nos admirateurs. Il convient donc que notre

époux nous soutienne activement, afin de compenser les conséquences de cette prévisible baisse de popularité.

L'AVOCAT DE VIRGILE. — Nous avons produit votre disque avec grand orchestre, et vous serez la vedette de notre premier film.

MARTHA. — Toutes ces actrices qui épousent leur metteur en scène — c'est obscène, vous ne trouvez pas ?

VIRGILE. — Nul ne saura mieux que moi vous mettre en valeur.

MARTHA. — Virgile, savez-vous seulement à quoi ressemble une caméra ? Je tombe de sommeil.

VIRGILE. — Je vous laisse.

MARTHA. — Faites de beaux rêves. *(Ils sortent chacun de leur côté.)*

L'AVOCAT DE MARTHA. — Nous voulons un contrat, nous garantissant la production d'un disque par an, ainsi que d'un film tous les deux ans.

L'AVOCAT DE VIRGILE. — Totalement exclu.

L'AVOCAT DE MARTHA. — Je crains que votre attitude ne nous pose un sérieux problème.

L'AVOCAT DE VIRGILE. — Vous renonceriez au film ?

L'AVOCAT DE MARTHA. — Au film, non, mais au mariage.

L'AVOCAT DE VIRGILE. — L'un n'ira pas sans l'autre. Vous voulez le contrat ? Moi je veux le mariage. A savoir chambre commune et baise à gogo. En d'autres termes, suppression pure et simple des articles précédents. — "A prendre ou à laisser", n'est-ce pas ?

L'AVOCAT DE MARTHA. — Dont acte.

LE NOTAIRE. — C'est de bonne guerre.

L'AVOCAT DE MARTHA. — C'est plutôt abrupt.

L'AVOCAT DE VIRGILE. — Je concède le cigare. Messieurs — *(Les trois hommes se serrent la main et se séparent.)*

BOSC. — Elle ne tricha pas trop : dès le soir de nos noces, elle se donna sans mégoter — et sembla même y prendre plaisir. La lune de miel dura quelque dix jours, au terme desquels elle commença d'accomplir son devoir conjugal dans la plus parfaite

indifférence, allant jusqu'à bailler avec ostentation – et jusqu'à s'assoupir. Autant dire que nous n'avons pas tardé à faire chambre à part – et que j'ai retrouvé le chemin du bordel. J'ignorais qu'avant notre mariage, elle usait presque quotidiennement des services de Mo – que j'avais généreusement mis à sa disposition. Nous nous apprêtions à tourner "Faux semblants" : l'histoire d'une femme à deux faces qui se jouait du roi de la pègre...

(Dans les studios de Baxhima Pictures.)

VIRGILE. – Sydney, tu as pensé à mes figurants ?

SYDNEY. – Il faudra vous limiter à trente.

VIRGILE. – C'est la scène clé du film, Sydney ! Elle embarque pour l'Europe. Trente suffiront à peine pour les marins, les dockers, et les flics. Tu l'imagines, embarquant seule ?

SYDNEY. – Amen ! Combien de passagers ?

VIRGILE. – Qu'est-ce que j'en sais ? Cinquante ! Cent ! *(Au photographe de plateau.)* Je veux des photos de moi au cadre. Et le plus que vous pourrez en discussion avec les acteurs.

LE PHOTOGRAPHE. – Je vous ai amené des tirages. Vous voulez les voir ?
(Virgile compulse les tirages.)

GABRIEL, *examinant quelques photos.* – Sur celle-ci, on voit une femme dans un tailleur noir.

BOSC. – Avec une voilette ?

GABRIEL. – Oui.

BOSC. – C'est elle – Martha. Elle joue le personnage d'une jeune femme qui porte le deuil de son frère, assassiné par les hommes du gangster Solario.

GABRIEL. – Pourquoi le frère a-t-il été tué ?

BOSC. – Il travaillait sur les docks, et il s'est opposé au noyautage du syndicat par la pègre locale. Le plan de sa soeur consiste à séduire Solario pour parvenir jusqu'aux assassins. – Un film très politique, mine de rien. – La vengeance de Cosette !

GABRIEL. — Financé par le commerce international de ferraille —

BOSC. — Et après ?

GABRIEL. — Ça ne te gênait pas ?

BOSC. — J'y croyais, figure-toi. Je voulais dire aux gens : regardez cette femme, cette prolétaire, cette insoumise — admirable, moderne Antigone ! Regardez comment la beauté triomphe de la saleté, comment la droiture vainc le crime ! — J'y croyais.

GABRIEL. — Et tu n'y crois plus ?

BOSC. — Je vais sur mes cent ans, mon petit vieux.

VIRGILE. — Il faut refaire, Sydney. Je veux montrer un homme et une femme, vivants, sur cette Terre — pas des zombies ! Montrer la vie. Tout bonnement la vie ! Cette fragilité, Sydney — comment dire la fragilité ? Nous brandissons des effigies, mais "attention ! fragile !" L'écran de cinéma est le miroir de la fragilité humaine, Sydney, voilà ce que j'aurais dû comprendre dès le début.

SYDNEY. — A propos de fragilité, j'ai fait l'état des comptes : nous sommes dans le rouge. Le budget est pulvérisé.

VIRGILE. — Du moment que le labo nous fait crédit —

SYDNEY. — Si nous alourdissons l'ardoise, ils nous traîneront devant les tribunaux, et ils se paieront en ferraille.

VIRGILE. — Le dispositif est parfaitement étanche.

SYDNEY. — Il prendra l'eau plus vite que vous ne pensez. Vous serez saisi, ruiné. Et moi avec.

VIRGILE. — Ou multi-milliardaire, tu l'oublies. Ce film peut nous rapporter cent fois la mise — pour peu qu'il soit bon.

SYDNEY. — Depuis le premier jour de tournage, ce n'est pas un film que vous avez tourné, mais trois. Et maintenant, vous m'annoncez qu'il faut encore reporter sa sortie !

VIRGILE. — Je voudrais remonter le milieu.

SYDNEY. — Puis vous voudrez retourner le début.

BOSC. — Il avait raison : j'aurais voulu ne jamais finir. J'ai repensé le début, tourné plusieurs versions de la fin — Sans autre résultat que de tripler nos dettes.

SYDNEY. — Je ne réponds plus de rien !

BOSC. — Je ne savais pas ce que c'était, — de dire en somme : voilà, cette chose, avec un début, un milieu et une fin, ce produit fini, emballé, c'est moi, persiste et signe, tout moi, voyez, jugez — rideau.

DUO DES CRITIQUES (*A l'adresse du public, relayant des huées et des sifflets.*)

— "INVRAISEMBLABLES FAUX SEMBLANTS !"

— "UN FAUX SEMBLANT DE FILM !"

— Le premier film de Virgile Bosc, nouveau-né (et, souhaitons-le, ultime rejeton) de la société de production Baxhma Pictures, nous inflige l'histoire peu crédible d'une jeune femme, à laquelle la chanteuse Martha Grande prête son visage — à défaut de son talent. (*Rires.*)

— Voilà un film qui mérite bien son titre. Dans des décors de carton-pâte, une chanteuse travestie en actrice, joue les passionaria d'opérette. (*Applaudissements.*)

— Que dire de la fable ? —

— Les accents cornéliens —

— Sinon qu'elle exaspère.

— prêtent plus à bailler qu'à méditer. (*Rires, applaudissements, sifflets, klaxons et crécelles...*)

VIRGILE (*Dépenaillé, une bouteille dans une main, une brassée de pellicule chiffonnée dans l'autre.*)

Qu'il repose en paix ! Des milliers de mètres de pellicule en vrac entourent sa tombe comme des barbelés. Interdit au public ! *Silence dans les cimetières ! — on ne te l'a jamais dit ?* Ci-gisent les faux semblants mort-nés de Baxhma Pictures ! — Comment vous sentez-vous, Martha chérie ? Le désastre est-il à votre mesure ? — Serre les fesses, Sydney ! ils vont lâcher les chiens ! — Qu'est-ce que je vois ? la lune brille ! Des lumières sur le port ! Eteins-toi malheureuse ! et couvre-feu, vous tous ! Le film est un four, c'est la fin du monde ! rendez-vous au Jugement Dernier ! — Mais pas un signe, rien, pas la moindre rumeur, il ne se passe rien, il ne s'est rien passé : trois kilomètres de pellicule ont filé sur l'écran comme une chauve-souris, la nuit, dans le jardin tranquille... Entendez-vous les grillons, Martha chérie ? les entends-tu, Sydney ? — L'ordre règne... (*Un temps.*) Au bordel ! Au bordel ! (*Il sort.*)

BOSC. — Moins d'une semaine après la sortie du film, Sydney mit en ordres ses affaires, laissa un mot à mon intention, portant la seule mention "Quatrième et dernier acte", puis s'injecta deux grammes de strychnine en intra-veineuse. Le lendemain de sa mort, tous ses biens étaient saisis et vendus aux enchères. Martha avait quitté sous les sifflets la soirée de présentation du film, et n'avait plus reparu. Je me terrais pour ma part dans une cabane de chasseurs, décidé à attendre que les choses se tassent. Ayant vidé mes coffres, je disposais d'assez d'argent pour me refaire. J'avais dans l'idée de gagner New-York, puis de m'installer au Canada. — C'était compter sans Mo.

MO. — Avance, porc ! *(Il propulse Virgile dans la pièce, lequel vient s'effondrer aux pieds de Martha, assise dans un fauteuil, les yeux dissimulés par des lunettes noires. Le visage de Virgile présente des traces de coups; il saigne du nez; les deux valises qu'il transportait se sont ouvertes dans sa chute, répandant sur le sol leur contenu de billets, de lingots et de titres.)*

MARTHA. — Bonsoir, Virgile.

VIRGILE. — Martha, écoutez —

MARTHA. — Mo.

MO, à Virgile. — Ta gueule, fumier !

MARTHA. — Voyez-vous, Virgile, il se fait tard, et je pars très tôt demain matin, pour l'Argentine où l'on m'attend pour une série de galas. Je pense du reste m'y installer. Mo sera du voyage, et nous ne voulions pas vous quitter sans vous dire adieu. N'est-ce pas, Mo ?

MO. — On a des tas de choses à se dire, toi et moi.

MARTHA. — C'est très gentil à vous de n'être pas venu les mains vides, chéri. Je vais avoir des frais. Mais on dirait que vous aviez tout prévu, n'est-ce pas ? — N'est-ce pas, Virgile ?

MO. — Réponds !

VIRGILE. — Je voulais vous emmener avec moi.

MARTHA. — M'emmener ? Dans une de ces valises, peut-être ? Et m'emmener où, chéri ?

VIRGILE. — Au Canada.

MARTHA. — Au Canada, voyez-vous ça ! Tu entends ça, Mo ? Le petit chéri voulait m'emmenner au Canada. C'est très vilain de mentir, Virgile. Je vais devoir demander à Mo de vous punir pour ce gros mensonge. Il faudra bien me le punir, hein, Mo.

MO. — Compte sur moi.

VIRGILE. — Martha, je vous en prie —

MARTHA. — Mo.

MO. — La ferme !

MARTHA. — Soyez courageux, chéri, une bonne correction vous fera le plus grand bien. *(Elle entreprend de ranger le contenu des valises.)* Avant de le corriger, il faudra tout lui dire, n'est-ce pas, Mo ? Ne lésine pas sur les détails — après tout, Virgile est mon mari, il n'est rien me concernant qu'il ne puisse entendre. Oh, nous aurons été si brièvement intimes, mon chéri. Vous étiez tellement touchant le soir de nos noces — Je crois que Mo veut également vous entretenir d'une de ses nièces. Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

MO. — Palmyre.

MARTHA. — Palmyre, quel joli nom pour une jeune fille. — Si brièvement intimes, oui.

VIRGILE. — Je vous demande pardon.

MARTHA. — Que dit-il ?

MO. — Qu'il te demande pardon.

MARTHA. — Un peu de dignité, Monsieur Bosc. Mo — *(Mo empoigne Virgile, et l'entraîne vers une autre pièce.)*

BOSC. — Mo commença par me parler. Il me brossa le portrait de Martha en libertine — beaucoup de mots et peu de phrases — vocabulaire d'ouvrier. Je regardais ses mains, épaisses, calleuses... — Tout était trop précis pour ne pas être vrai. Puis il me questionna sur Palmyre, exigeant de moi la même précision. — Je fis une confession complète. Quand j'en eus fini, il soupira brièvement et dit "C'est bien." — Puis il me frappa.

GABRIEL. — Tu ne t'es pas défendu ?

BOSC. — Non.

GABRIEL. — Faute d'instinct de survie ?

BOSC. — Plus simplement de courage, sans doute. Je te l'ai dit, je n'ai rien d'un héros.

GABRIEL. — T'est-il arrivé d'avoir envie de mourir ?

BOSC. — Pourquoi cette question ?

GABRIEL. — Réponds, s'il te plaît.

BOSC. — N'ai-je pas toujours fait ce que je désirais ?

Troisième journée

(17 octobre 1987.)

GABRIEL. — Dix ans ?

BOSC. — De travaux forcés, oui.

GABRIEL. — Pour une simple faillite ?

BOSC. — Faillite frauduleuse, mon petit vieux. J'ai connu un garçon, à l'époque, qui avait pris quinze ans pour avoir cassé le nez d'un flic. En 35, à Baxhma, la justice ne faisait pas dans la dentelle.

GABRIEL. — Mais tu n'as pas pu faire dix ans, puisque je suis né en 45.

BOSC. — Après leur coup d'état, en 42, les militaires ont expulsé les délinquants, les communistes et les homosexuels. J'ai donc fait sept ans, à quelques jours près. Je me souviens d'avoir fêté mes cinquante piges sur le bateau. — Cuite mémorable, comme de juste.

GABRIEL. — Comment as-tu vécu durant ces sept ans ?

BOSC. — Oh, la prison, tu sais —

GABRIEL. — Non, justement, je ne sais pas. (*Temps.*) Donc, tu es expulsé, tu files au Mexique — et puis quoi ? tu deviens journaliste ?

BOSC. — J'ai vécu d'expédients durant près de deux ans. Puis j'ai déniché une place de serveur dans un restaurant français, fréquenté par la jet-set mexicaine. Un jour, j'ai proposé au flanc un papier à un rédacteur-chef qui avait ses habitudes chez nous. Il l'a lu au dessert, publié le lendemain — et j'ai rendu mon tablier. J'ai vécu tant bien que mal de mes piges, jusqu'au jour où j'ai été recruté comme correspondant d'United Press — en 44. Ta mère travaillait pour eux comme photographe. Je l'ai connue en couvrant avec elle le coup d'état militaire en Bolivie. Durant une douzaine d'années, nous avons sillonné ensemble toute l'Amérique centrale.

(Janvier 1957. Mexico.)

DOLORES (46 ans) . — Tu as parlé à Gabriel ?

VIRGILE (64 ans). — C'est lui qui m'a parlé. Hier, il a entendu ce que tu disais à Mendez, au téléphone. "Papa, je te rappelle que j'ai douze ans, m'a-t-il dit — et pas cinq".

DOLORES. — Il a pleuré ?

VIRGILE. – Gabriel a douze ans, Dolorès –

DOLORES. – - et pas cinq, d'accord. Donc il n'a pas pleuré, et puis ?

VIRGILE. – Il a fait ses comptes. D'après lui, nous avons été absents quatre-vingt neuf jours, cette année.

DOLORES. – Qu'est-ce que tu as répondu ?

VIRGILE. – Que c'était notre métier.

DOLORES. – D'être absents ?

VIRGILE. – Que le métier de journaliste impliquait de fréquents déplacements. Puis je lui ai expliqué ce que nous allions faire à Cuba –

DOLORES. – Et alors ?

VIRGILE. – Il aimerait que nous changions de métier.

DOLORES. – Qu'est-ce qu'il propose ?

VIRGILE. – Je ne me suis pas risqué à poser la question. Je lui ai redit qu'en ce qui me concerne, étant donné mon âge, je n'ai plus le choix.

DOLORES. – Tandis que moi, si ?

VIRGILE. – Dolo –

DOLORES. – J'ai mis près de vingt ans à m'imposer comme photographe. – Une femme photographe ! En Amérique latine !

VIRGILE. – Dolorès –

DOLORES. – D'accord, d'accord ! Susceptibilité excessive, d'accord – Gabriel sait tout ça, bien sûr, il est très fier de sa maman, et néanmoins –

VIRGILE. – Il a douze ans.

DOLORES. – Et pas vingt-cinq, d'accord.

VIRGILE. – Je lui ai parlé de trois semaines.

DOLORES. – Deux, m'as-tu dit.

VIRGILE. – J'ai compté large. Le contact du Mouvement du 26 juillet m'a certifié que les types de Manzanillo nous enverrons dès que possible dans la Sierra Maestra. Depuis que Castro a dévalisé la garnison de la Plata, les flic de Batista sont sur les dents. Tout le monde les croyait morts, à commencer par United Press. Si tout se passe bien, cette petite excursion en montagne devrait nous rapporter dans les cinq mille dollars.

DOLORES. – Tu l'as dit à Gabriel ?

VIRGILE. — Non. Je ne lui ai pas dit non plus que le papier paraîtrait dans le New-York Times. — Deux arguments de poids qui vont t'être bien utiles : il t'attend.

DOLORES. — Sainte Mère de Dieu ! (*Virgile se plonge dans l'étude d'une carte.*) Qu'est-ce que tu regardes ?

VIRGILE, *montrant un point sur la carte.* — Castro est quelque part par là, perdu dans la montagne, encerclé par les militaires, à six cents kilomètres de La Havane — et il déclare : "Nous vaincrons !"

DOLORES. — Est-ce que tu m'aimes ?

VIRGILE. — Cette question.

DOLORES. — Dis-moi que tu m'aimes.

VIRGILE. — Ça ne te ressemble pas.

DOLORES. — Essaie seulement de le *dire*.

VIRGILE. — Voyons, Dolo — Tu as peur ?

DOLORES. — Pas toi ?

VIRGILE. — Qu'est-ce qu'on risque ? — Je veux dire : de plus que d'habitude ?

DOLORES. — Tu n'es plus tout jeune.

VIRGILE. — Je t'en prie.

DOLORES. — Si nous annulions ?

VIRGILE. — Dolo —

DOLORES. — Est-ce que j'aime encore mon métier ? Est-ce que j'aime encore mon mari ?

VIRGILE. — Est-ce que tu aimes encore la vie ?

DOLORES. — En plein dans le mille. Je suis peut-être en train de gâcher ma vie, et je n'aurais rien de mieux à faire que d'aller tirer le portrait de guérilleros crasseux dans un campement cerné par l'armée cubaine ? J'aimerais savoir ce qu'il convient de regretter au moment de mourir. (*Elle sort.*)

BOSC. — C'était en janvier 1957. Castro et ses compagnons avaient débarqué sur l'île deux mois plus tôt. Une soixantaine de combattants rebelles, pour la plupart cubains — à l'exception notable d'un jeune argentin diplômé de médecine, nommé Ernesto Guevara. Moyenne d'âge : vingt-sept ans. Quelques heures après leur débarquement, au terme d'une traversée épouvantable, ils furent attaqués par l'aviation de Batista.

L'attaque fit trois morts et dispersa la troupe. Dix-huit hommes furent capturés, et aussitôt exécutés. Vingt et un autres furent faits prisonniers. Quelques-uns désertèrent... A la mi-décembre, Castro, généralement donné pour mort, reprit néanmoins l'offensive, en attaquant le baraquement de La Plata, occupé par onze soldats chargés de surveiller cette partie de la côte. Dolorès et moi-même l'avons rencontré courant février, dans un campement situé à 1500 mètres d'altitude, au pied du pic Bayamesa.

(Fin février 1957. Le campement des guérilleros. Une tente, sous la pluie. Castro, Dolorès, Virgile, des "barbudos" qui vont et viennent.)

CASTRO. — Nous vaincrons, parce que nous sommes déterminés à mettre un terme à la tyrannie, à la misère et à la corruption. Et parce que nous sommes déterminés à vaincre ou à mourir. En face de cette détermination, que pèse la solde misérable des soldats, pour la plupart fils de paysans ? Cuba est devenu une poudrière, sur laquelle les latifundistes et leurs hommes de main, le sergent Batista à leur tête, ont installé leurs canapés de dollars. Ils se rincent la bouche au champagne, tandis que le peuple crache dans la poussière.

VIRGILE. — Diriez-vous que vous êtes communiste ?

CASTRO. — Il est tout de même curieux de voir qu'il suffit de nos jours de parler de justice sociale pour se voir aussitôt étiqueter communiste.

VIRGILE. — Rendre la terre à ceux qui la travaillent est un objectif communiste.

CASTRO. — Qui détient la terre à Cuba, comme dans la plupart des pays d'Amérique latine ?

VIRGILE. — United Fruit.

CASTRO. — Je veux rendre Cuba aux cubains. Suis-je communiste ?

VIRGILE. — Vous êtes anti-impérialiste, mais pas communiste ?

CASTRO. — Je suis pour la justice et l'indépendance nationale. Communiste n'est qu'un mot. Nous ne nous payons pas de mots. *(Irruption d'un guérillero, qui effectue un salut réglementaire et se fige au garde-à-vous.)*

L'HOMME. — Lieutenant Maceo, Commandant. Je suis porteur d'un message de la douzième colonne.

CASTRO. — Repos, lieutenant. Donnez-moi ça. (*A Virgile et Dolorès.*) Excusez-moi, je vous prie.

DOLORES. — Je peux faire des photos ?

CASTRO. — Photographiez tout ce que vous voulez. (*Dolorès sort de la tente. Castro prend connaissance du contenu de la lettre.*) Lieutenant, dites au capitaine que la sixième et la huitième colonne devraient le rejoindre dans moins de 72 heures. Beaucoup de gardes dans les parages ?

L'HOMME. — Quelques patrouilles. Ils ont passé deux jours à interroger les habitants de San Lorenzo.

CASTRO. — Rien à signaler ?

L'HOMME. — Un paysan m'a dit que deux hommes ont été brutalisés.

CASTRO. — Ce sera tout, lieutenant. (*L'homme salue, et sort.*)

VIRGILE. — De combien d'hommes disposez-vous ?

CASTRO. — Actuellement, nous refusons quotidiennement plus de volontaires que nous ne pouvons en incorporer.

VIRGILE. — Depuis que vous avez débarqué, combien vous ont rejoint ?

CASTRO. — Vous comprendrez que je ne souhaite pas entrer dans les détails. Sachez seulement que nous disposons à l'heure actuelle de forces susceptibles de nous assurer la maîtrise de toute la Sierra Maestra.

VIRGILE. — Si je ne m'abuse, ça représente un territoire de 1500 kilomètres carrés. Cela suppose des forces considérables.

CASTRO. — Des forces mobiles et motivées.

VIRGILE. — Pourquoi ne voulez-vous pas donner un chiffre ?

CASTRO. — Vous faites votre métier de journaliste, je fais mon métier de guérillero.

(*Un deuxième barbudo fait son entrée.*)

L'HOMME. — Sergent Fajardo, Commandant. Les hommes de la quatrième colonne sont de retour.

BOSC. — Douzième colonne ! quatrième colonne ! En fait de colonnes, le lascar ne disposait alors en tout et pour tout que de dix-sept hommes, je dis bien : dix-sept — dont deux blessés. Le seul territoire qu'il contrôlait à l'époque n'excédait pas les quelques dizaines de mètres carrés du

campement. Les gars allaient et venaient, en modifiant leur tenue, jouant tantôt un départ au combat, tantôt un retour de plusieurs jours de marche, afin de créer l'illusion d'une troupe innombrable.

GABRIEL. — Et vous avez marché ?

BOSC. — Couru ! La force de conviction de Castro était irrésistible. Il avait personnellement réglé cette petite mise en scène comme on règle une bataille. Sur le front médiatique, il était du tonnerre.

(Un bruit d'avions, soudain très proches, rafales de mitrailleuses, explosions. Fumée, débandade...)

CASTRO. — Tout le monde à couvert ! Vite !

VIRGILE. — Dolorès ! Dolorès !

CASTRO. — Ramassez les blessés ! Emportez les armes !

(Nouvelle attaque des avions. Tous détalent. Virgile, touché, s'écroule. Les avions disparaissent. On entend des bruits de fusillade à quelque distance, les guérilleros faisant le coup de feu contre les soldats de Batista qui ont pris le relais de l'aviation. Deux barbudos font irruption dans la clairière et emportent Virgile, inanimé.)

BOSC. — J'ai repris connaissance sur un brancard de fortune. Un homme ouvrait la marche, attentif au moindre bruit, écartant les branches des visages des porteurs. C'était Guevara, le médecin de la troupe. Il mit son index devant sa bouche pour m'intimer le silence, puis il donna le signal de la pause. Les porteurs soulagèrent leurs épaules, et je vis que l'un d'eux saignait sous la chemise, à l'endroit de la courroie. Les trois hommes paraissaient exténués. Guevara porta son inhalateur d'asthmatique à sa bouche, aspira avidement, puis se pencha sur moi pour me parler à l'oreille. Il me dit que nous étions à moins de deux cents mètres d'une patrouille, que nous marchions depuis deux jours en direction du col derrière lequel nous attendait Castro, avec le reste de la troupe. Il me dit également que la balle m'avait traversé à la base du cou et que, dix centimètres plus bas, elle m'eût transpercé le coeur. Il eut un bref sourire, inhala de nouveau, pris la place d'un des porteurs et donna le signe du départ. Nous progressions très lentement : quelques centaines de mètres par heure. Nous ne disposions que de cinq litres d'eau et de

rations de survie. Ficelé sur le brancard, je somnolais, épuisé par les crises de fièvre durant lesquelles je délirais — au point qu'ils durent me bâillonner. Ils marchaient de nuit, et se reposaient le jour. Quand nous sommes parvenus au col, après une semaine de ce calvaire, l'un des porteurs s'est laissé tomber à quatre pattes, et a pleuré durant près d'une demi-heure, sans un bruit. La nuit suivante, nous avons rejoint le groupe.
GABRIEL. — Et maman ?

BOSC. — Castro me dit qu'elle avait été faite prisonnière lors de l'attaque. Elle s'était éloignée du campement pour faire des photos, et s'était enfuie dans la mauvaise direction. Nul ne pouvait dire si elle était encore en vie. Deux semaines plus tard, une clandestine du M-26, venue de Santiago mener jusqu'à nous une cinquantaine de volontaires, nous dit que Dolorès avait été transférée à La Havane, à la forteresse de la Cabaña. Castro ne cilla pas quand il l'apprit. Il me fixa intensément, puis il me demanda : "Savez-vous seulement vous servir d'un fusil ?"

VIRGILE, à Castro. — Comment pouvez-vous espérer gagner ? Vous disposez d'une poignée d'hommes. Le pays compte six millions d'habitants, et l'armée de Batista, trente mille hommes.

CASTRO. — Tout ça, c'est de la merde. Trois millions de paysans, un million de chômeurs, voilà les seuls chiffres importants. Que veulent les paysans ? Être propriétaires de la terre, de leurs outils, de leurs bêtes... Que veulent les chômeurs ? En finir avec la misère. Un médecin pour mille habitants, quarante pour cent d'analphabètes. Que veut le peuple cubain ? Des hôpitaux et des écoles. Que fait Batista ? Il aide United Fruit à confisquer les terres, il ouvre des bordels et des casinos, et il assassine tous ceux qui dénoncent l'injustice et la corruption. Notre victoire est inéluctable.

VIRGILE. — Marx vous objecterait —

CASTRO. — De la merde. Marx dirait ce que nous serinent les communistes cubains depuis des décennies, à savoir que les conditions objectives ne sont pas réunies. Marx aurait aujourd'hui 140 ans. Marx est né en Rhénanie, il a vécu à Paris, Bruxelles, Londres — qu'est-ce que Marx pouvait savoir de la condition

des paysans de la Sierra Maestra ? Nous sommes des révolutionnaires agraires, bordel — et humanistes.

VIRGILE. — Et anti-impérialistes.

CASTRO. — En Amérique latine, humanisme, nationalisme, anti-impérialisme — et réalisme ! — c'est tout un.

VIRGILE. — Batista dit que vous êtes communiste. Il se trompe ?

CASTRO. — Cette putain de propagande est destinée à nous dicréditer aux yeux des gouvernements mexicains et américains. Quelle autorité morale peut avoir ce sac-à-merde quand il parle du communisme, alors qu'il a été le candidat officiel du parti communiste aux élections présidentielles de 1940 ? et qu'une demi-douzaine de ses ministres actuels et proches collaborateurs sont des membres notoires du parti communiste ?

VIRGILE. — Il y a aussi des communistes à vos côtés.

CASTRO. — Il y a des communistes partout. Je suis pour la liberté de pensée. Mais j'ai un programme. Que pensez-vous de mon programme ?

VIRGILE. — Autant me demander ce que je pense de la justice et de la liberté.

CASTRO. — Excellente réponse.

VIRGILE. — Dites-moi ce que je fiche ici, avec vous.

CASTRO. — Qu'auriez-vous de mieux à faire ? (*Un temps.*) Vous ne répondez pas ?

VIRGILE. — J'ai soixante-quatre ans, et je n'ai rien d'un guerrier.

CASTRO. — Vous avez le double de mon âge, mais vous avez des couilles, non ? — et vous êtes journaliste. Il nous faut une radio. J'ai l'émetteur, tout le matériel nécessaire. Il faudrait lui donner un nom. Qu'est-ce que vous suggérez ?

VIRGILE. — Je n'ai pas dit que je restais.

CASTRO. — Radio Rebelle, ce sera parfait. Débrouillez-vous pour être opérationnel dans une semaine.

GABRIEL. — Tu as combattu ?

BOSC. — J'ai crapahuté comme tout le monde, crevé la faim, chopé la galle et les poux, tiré quelques balles, décampé deux ou trois fois en catastrophe... — rien de très remarquable. Mais j'ai rempli ma mission.

Radio Rebelle a permis à Fidel de se faire entendre du peuple et de rendre coup pour coup à la propagande gouvernementale.

GABRIEL. — Et le Che ?

BOSC. — Quoi, le Che ?

GABRIEL. — Tu l'as bien connu, non ?

BOSC. — Nous nous donnions mutuellement des leçons — moi, de français; lui, de marxisme-léninisme. Quand il a quitté la Sierra Maestra, en 58, pour ouvrir un nouveau front dans la région centrale de Las Villas, il parlait couramment français

GABRIEL. — Et toi, le marxisme-léninisme ?

BOSC. — Plutôt le guévarisme. Fidel était irrésistible, mais Che, lui, était car-rément contagieux.

CHE, *lisant ce qu'il vient d'écrire dans son carnet de bord.* — "Ce qui porte la joie de tous à son paroxysme, c'est le combat, climax de la vie de guérilla." Tu fais la grimace, Ouhlala — ça ne t'ennuie pas que je t'appelle Ouhlala, le français ? On m'appelle bien "Che" parce que nous autres argentins ponctuons de "che" toutes nos phrases. Comment va ta blessure, Ouhlala ? (*Lisant de nouveau.*) "En ces instants de fièvre, tous ressentent dans les genoux un léger tremblement et chacun désire ardemment l'arrivée de ce moment crucial de la guerre : l'affrontement." Ouhlala, je marche sans fin sur cette putain de planète à l'ombre de mes rêves. Combien de milliers de kilomètres aurai-je parcouru dans dix ans, ou à combien de pieds sous terre m'aura-t-on définitivement exilé ? Cette incertitude n'est-elle pas une chance inespérée, en cette heure où des millions d'hommes rentrent du bureau en s'inquiétant de ce que leur épouse a préparé pour le dîner ? Ne vaut-elle pas qu'on lui sacrifie tout, Ouhlala ? Non, cette incertitude ne serait tout à fait que de la merde si nous ne la mettions pas au service de l'Histoire. Je traverserai l'Histoire en météorite, Ouhlala — l'essentiel n'est-il pas de voler ? je suis en fusion et je vole, enfin à la hauteur de mes rêves. Tomberai-je dans un désert, ou me perdrai-je dans l'univers ? J'ai croisé une planète, Ouhlala, une masse si dense qu'elle m'a provisoirement entraîné dans son orbite. Pour l'heure j'y grave avec passion, tout météorite que je suis. Aussi pur que puisse être son idéal, Ouhlala, il n'est pas de révolutionnaire sans

révolution, et il n'est pas de révolution sans le peuple : sorti du peuple qu'est-ce qu'un révolutionnaire — qu'est-ce que je suis ? — un vulgaire caillou qui se prend pour un météorite.

BOSC. — Ça ne lui ressemble pas. — Encore que.

GABRIEL. — Qu'est-ce qui ne lui ressemble pas ?

BOSC. — Tu n'imagines pas ce que la cécité engendre de visions.

GABRIEL. — Quelle vision as-tu de moi ?

BOSC. — Un corps d'homme mûr, surmonté d'un visage d'enfant, sur le pas de la porte, qui hésite à entrer dans la pièce.

GABRIEL. — Et qui regarde quoi ?

BOSC. — Sa montre. — Parle-moi de tes soucis, bon dieu !

GABRIEL. — Quand tu es revenu en France, au début des années soixante, pour enterrer ton père, tu as hérité de cette maison et de la fortune familiale.

BOSC. — Fortune n'est pas le mot.

GABRIEL. — Assez pour vivre de tes rentes jusqu'à la fin de tes jours.

BOSC. — Modestement.

GABRIEL. — Et pour m'aider à démarrer dans l'existence, selon l'expression consacrée.

BOSC. — Mettons. Et puis ?

GABRIEL. — J'ai touché cette somme à ma majorité, comme convenu. Dix millions de centimes, si mes souvenirs sont exacts.

BOSC. — Où veux-tu en venir ?

GABRIEL. — Tu t'enquiers de mes soucis — je t'explique. En 69, j'ai obtenu mon diplôme d'économie à l'université de Mexico.

BOSC. — J'ignorais.

GABRIEL. — Nous étions fâchés.

BOSC. — Tu étais fâché.

GABRIEL. — L'année suivante, je suis venu à Paris pour effectuer un stage de deux ans. C'est là que tout a commencé.

BOSC. — Quoi donc ?

GABRIEL. — La Bourse.

BOSC. — Ah, c'est donc ça. Le krach du mois dernier. — Tu as perdu gros ?

GABRIEL. — Je suis ruiné.

BOSC. — Des choses qui arrivent, mon petit vieux.

GABRIEL. — Mais je n'appellerais pas ça un souci.

BOSC. — Ah, non ?

GABRIEL. — Tu veux vraiment savoir ?

BOSC. — Accouche, bordel.

GABRIEL. — J'ai ruiné deux cent cinquante-trois petits épargnants.

BOSC. — Ouh la la.

(Janvier 1959, La Havane. Klaxons, tambours, pétards, cloches d'églises, sirènes de bateaux, foule en liesse, saluant l'entrée de Fidel Castro dans la capitale cubaine, huit jours après que les armées menées par Camilo Cienfuegos et Ernesto Guevara s'en soient rendues maîtresses. Au micro de Radio Rebelle, Virgile intercepte Castro à sa sortie du palais présidentiel où il est allé saluer Manuel Urrutia, qu'il a lui-même nommé six jours auparavant Président provisoire de Cuba.)

VIRGILE. — Commandant, nous sommes le 8 janvier 1959. Il y a deux ans, vous débarquiez clandestinement avec quelques dizaines d'hommes. Aujourd'hui vous venez de faire une entrée triomphale à La Havane. Quels sentiments éprouvez-vous ?

CASTRO. — Bien que la lutte armée ait pris fin, la partie la plus difficile de la Révolution ne fait que commencer... La tâche sera rude !

VIRGILE. — Est-ce que vous craignez une intervention étrangère ?

CASTRO. — Cette fois, heureusement pour Cuba, la Révolution sera vraiment au pouvoir. Ce ne sera pas comme en 1898, quand les nord-américains sont arrivés pour se rendre maîtres de notre pays. Personne ne peut intervenir chez nous, parce que notre souveraineté n'est pas une faveur que l'on nous aurait accordée, mais bien un droit conquis par la nation. C'est le peuple qui a gagné la guerre !

VIRGILE. — Quel sera le sort réservé aux soldats de l'armée de Batista ?

CASTRO. — Les bons soldats qui n'ont pas pillé, pas assassiné, pourront rester dans l'armée, mais personne ne sauvera du peloton d'exécution ceux qui ont commis des crimes. Le peuple ne le tolérerait pas.

VIRGILE. — Le gouvernement provisoire souhaite que vous acceptiez de devenir Commandant en chef des forces armées. Quelle sera votre réponse ?

CASTRO. — Je vais de ce pas poser la question au peuple. Pour moi, les principes sont au-dessus de toutes autres considérations et je ne me bats pas pour satisfaire des ambitions personnelles. Je crois avoir donné assez de preuves sur ce point. Je pense que pas un seul Cubain ne peut avoir le moindre doute !

VIRGILE. — Commandant Castro, je vous remercie.

CASTRO, *hors micro*. — Virgile, prends une vingtaine de gars avec toi, et installe-toi à la radio. Tu leur diras que je t'ai personnellement nommé directeur.

VIRGILE. — C'est-à-dire — j'avais dans l'idée de retourner au Mexique.

CASTRO. — Exécution ! (*Ses gardes du corps l'entraînent. Fanfares. Clameurs.*)

BOSC. — Deux cent cinquante, rien que ça !

GABRIEL. — Trois — Deux cent cinquante-trois.

BOSC. — Ruinés ?

GABRIEL. — Lessivés. Je gérais un portefeuille de deux milliards et demi de centimes. Les clients me confiaient en moyenne cent mille francs. Je leur garantissais un rendement de quinze pour cent, quelle que soit la conjoncture. J'encaissais les bénéfices. Le contentement de la clientèle était ma meilleure publicité. Je profitais du bouche à oreille. Les demandeurs affluaient. C'était parfois stressant, mais j'ai fini par aimer cet aspect du job. Je me sentais — invulnérable.

BOSC. — Encore heureux que tu ne m'aies pas parlé de tout ça avant de boire la tasse : j'aurais été foutu de te confier tout mon fric.

GABRIEL. — Sois tranquille : je ne l'aurais pas accepté.

BOSC. — Qu'est-ce qui s'est passé ?

GABRIEL. — Des tas de choses. Des tas de choses qui, additionnées n'en font qu'une, résumables en un mot : rien. Voilà : rien — il ne s'est rien passé : Ford n'a pas fait faillite, CNN n'a pas cessé de nous faire prendre des vessies pour des lanternes, le Coca n'a pas perdu ses bulles, ni Mickey ses oreilles. Rien ne motive vraiment les fluctuations, si ce n'est la fluctuation elle-même. Annonce-t-on à un trader que Renault s'appête à

créer dix mille nouveaux emplois ? — Il vend. Apprend-il que Péchiney prépare une vague de licenciements ? — Il achète.

BOSC. — Pas toi ?

GABRIEL. — Moi, j'achète parce qu'il achète. Et lui, parce qu'un troisième achète. Et ce troisième, parce que j'achète.

BOSC. — Donc, tu achètes —

GABRIEL. — - parce que j'achète, exactement. Quand tu as compris ça, il est trop tard.

BOSC. — Ils ont porté plainte ?

GABRIEL. — Ils se sont constitués en association.

(Pause.)

BOSC. — Je n'ai pas deux milliards et demi de centimes. — Bon dieu, je n'ai même pas trente briques ! Même en vendant la maison —

GABRIEL. — Il n'est pas question de ça. Parle-moi de maman. Quand l'as-tu retrouvée ?

BOSC. — Le jour même. Dans le bureau du Che, que Castro avait nommé directeur de la prison. Il me dit qu'elle dormait à l'infirmerie, et qu'on était allé la chercher. Il semblait à bout de forces, et alternait les gorgées de maté avec de longues bouffées de son inhalateur. Afin de meubler l'interminable quart d'heure d'attente, nous avons conversé en français, selon notre habitude. " — Pourquoi es-tu ici, Che ? — Il faut bien être quelque part, Ouhlala. Je commande cette prison. — Il y aura des exécutions, Commandant. — Je veillerai à ce qu'elle se déroulent correctement, Monsieur le Directeur de la radio. — Crois-tu que ce soit une bonne chose ? — Si nous ne les exécutons pas dans les règles, la foule se chargera de les lapider. — Pourquoi n'es-tu pas plutôt ministre de la santé ? — Un jour que nous fuyions dans la montagne, j'ai dû choisir entre une caisse de munitions et mon nécessaire de médecin. J'ai choisi la caisse de munitions. — Pourquoi Fidel a-t-il nommé Président le juge Urrutia ? — Pour que les États-Unis nous foutent la paix. — Et qu'en pense le marxiste-léniniste ? — Que l'affrontement avec l'Oncle Sam est inévitable, à moins que la libération du pays n'accouche d'une

démocratie bourgeoise. – Que ferais-tu, en ce cas ? – Très bonne question, Ouhlala." C'est alors qu'elle entra, les traits tirés, les cheveux ras. Ses yeux se posèrent sur moi sans paraître me voir, puis elle demanda : "Est-ce que je suis libre ?" – Libre comme l'air, répondit Che, puis il nous laissa. Dès la porte refermée, je l'ai prise dans mes bras et sa passivité m'a bouleversé. Je l'ai bercée doucement, en pleurant, incapable de dire autre chose que son nom, que je répétais comme une incantation. Elle a attendu docilement que je me calme, puis elle s'est assise et elle a raconté. Elle a raconté comme on n'imagine pas que quelqu'un puisse le faire, ayant vécu ce qu'elle avait vécu. Elle a décrit posément, méthodiquement, le cachot, les humiliations, la faim, les sévices... Elle a évoqué le suicide d'une compagne de cellule, les hurlements perpétuels d'une jeune fille devenue folle, les incessantes bagarres entre détenues, les nuits terrifiantes et l'accablante chaleur des jours. Elle a nommé ses bourreaux, détaillé les tortures et les viols. Sa voix était faible, mais ne tremblait pas. Ses yeux demeuraient secs. Pas une seule fois ils ne croisèrent les miens.

DOLORES. – Une nuit, il y a à peu près un an, ils sont venus me chercher et m'ont emmenée dans ce bureau. Il y avait là un homme, le seul civil du lot. Il m'a montré une photo de toi, et il m'a dit que ton cadavre avait été retrouvé à quelques jours de marche de l'endroit où les soldats avaient attaqué les hommes de Castro.

VIRGILE. – Tu l'as cru ?

DOLORES. – J'ai demandé à voir le corps. Il m'a répondu que le cadavre était dans un état de décomposition avancé. Je lui ai dit que nous avions un enfant, resté au Mexique, auprès de ma mère. Il m'a dit que, renseignement pris, ma mère était décédée et que l'enfant avait été confié à un orphelinat. Je lui ai demandé si Gabriel croyait que j'étais morte. Il a répondu que tout le monde au Mexique me croyait morte; qu'il n'y avait que quelques personnes au monde à me savoir en vie, et qu'à part lui-même, elles appartenaient toutes au personnel de la prison. Je lui ai demandé ce qu'il pensait des gardes et des soldats qui violaient les prisonnières. Il a répondu qu'il n'y avait rien à en penser puisque

cela n'existait pas. Je lui ai demandé s'il me croyait folle. Il a répondu que j'étais malade. Je lui ai demandé s'il pensait qu'une malade mentale parlerait avec lui comme je le faisais. Il a répondu que son père était mort d'un cancer sans que lui-même ni son entourage aient jamais soupçonné qu'il était malade. Je lui ai demandé pourquoi, si j'étais malade, on ne me confiait pas à un médecin. Il a répondu qu'il était lui-même justement psychiatre. Je lui ai demandé ce qu'il comptait faire pour me soigner. Il a répondu que je souffrais d'une psychose maniaco-dépressive, et qu'il appliquerait le traitement classique. Je lui ai demandé en quoi consistait le traitement classique. Il a répondu qu'il associait les antidépresseurs et la convulsivothérapie. Je lui ai demandé si l'on entendait par convulsivothérapie l'administration d'électrochocs. Il a répondu que oui. Je lui ai demandé quand commencerait le traitement. Il a répondu demain matin. Puis ils m'ont ramenée en cellule.

VIRGILE. — Tous ces salauds seront jugés.

DOLORES. — Quand j'ai appris ta mort, je n'avais plus de larmes pour te pleurer, tant j'avais jusqu'alors pleuré sur moi-même. J'ai choisi de les croire, parce que ne pas les croire leur eût donné un pouvoir supplémentaire : celui de m'amener un jour la preuve de ta mort, afin de me détruire. J'ai décidé de les croire pour survivre, et je les ai crus. Et mon amour pour toi, vivant, s'est peu à peu changé en souvenir. Il y a des années, au Mexique, Dolorès a épousé un homme du nom de Virgile Bosc. Dolorès et Virgile ont eu un enfant. Puis Virgile est mort, tandis que Dolorès s'efforçait de survivre dans une prison cubaine. Libérée lors de la Révolution, Dolorès regagna le Mexique et retrouva son fils.

GABRIEL. — Pourquoi n'es-tu pas revenu au Mexique ?

BOSC. — Pourquoi n'es-tu pas venu à Cuba ?

GABRIEL. — J'avais quatorze ans, bordel !

BOSC. — Et pas seize ? Mais à seize ans, tu m'as envoyé me faire foutre ! Tu disparais pratiquement de ma vie, et tu reviens me demander des comptes à quarante-deux piges !

GABRIEL. — Je ne te demande pas des comptes, j'essaie seulement de comprendre.

BOSC. — Tu voudrais tout comprendre sans rien penser — que je te dise ce qu'il y a à comprendre, quand il y a juste de quoi penser, et rien à comprendre ! Je te rapporte les faits, tu réclames une fable !

GABRIEL. — Il a bien fallu que tu choisisses : rentrer avec elle au Mexique ou rester à Cuba.

BOSC. — Eh bien, mettons que j'ai choisi.

GABRIEL. — De rester à Cuba.

BOSC. — De rester à Cuba, oui. De pouvoir me dire que je n'avais pas risqué ma peau pour que dalle. Combien de révolutions crois-tu qu'il soit donné de vivre à un homme ? Est-ce que j'ai choisi ? Est-ce qu'on choisi de respirer ? Est-ce qu'on choisi d'avoir faim ?

GABRIEL. — On choisit bien de mourir.

BOSC. — Nous y voilà.

GABRIEL. — Elle a choisi de mourir.

BOSC. — J'ai choisi Cuba, elle a choisi de mourir — un et un font deux !

GABRIEL. — Deux faits.

BOSC. — Deux faits distincts. Un suicide est un fait — tout le reste n'est que conjecture. Un an après sa libération, Dolorès s'est suicidée : voilà le fait. Sorti de là —

GABRIEL. — - tu ne veux rien savoir.

BOSC. — Je ne sais rien — et toi, pas davantage.

(Pause.)

GABRIEL. — Elle ne voyait plus personne. Elle passait ses journées à reclasser ses anciennes photos. Jusqu'à votre départ pour Cuba, elle les rangeait par année; et à l'intérieur de chaque année, elle les classait en double, par thèmes et par pays. Quand elle est revenue, elle a créé un nouveau classeur, intitulé "Corps", et dans ce classeur, plusieurs sections, comme "Marches", "Attentes", "Piétinements", "Voltes"... Puis un deuxième classeur, "Fragments", répartis en "Pliures", "Surfaces", "Trous"... Puis un troisième : "Choses", classées par matières : "Métaux", "Textiles"... Un quatrième, enfin : "Visions", comprenant six sections : "Aubes", "Matins", "Midis", "Après-midi", "Soirs", "Nuits". Elle a gommé

toutes les anciennes mentions de dates ou de lieux, ainsi que les commentaires, et elle leur a substitué des sortes d'instantanés poétiques, cinq ou six mots, rarement plus, du genre : "Une cruche cassée contre ma mallette", ou bien celle-ci, au dos d'une photo d'enfants qui dansent : "Le mur grêlé, l'ombre des vieux".

BOSC. — Tu les as gardés ?

GABRIEL. — Je les feuillette souvent. Dans la section, "Métaux", il y a une photo d'Eisenhower qui descend d'un avion en tenant la main courante en acier de la passerelle.

BOSC. — Des photos de moi ?

GABRIEL. — Une seule. — Un portrait en gros plan, où tu ris.

BOSC. — Classé dans "Trous" ?

GABRIEL. — Exactement. Avec la légende : "Homme blanc, trou noir."

(La Havane, 1961. Le bureau de Castro.)

CASTRO. — C'est quoi, cette foutaise avec les communistes ?

VIRGILE. — Ils ont débarqué dans mon bureau comme s'ils venaient débusquer un agent américain, et ils ont demandé à lire l'éditorial que je m'apprêtais à lire à l'antenne.

CASTRO. — Et qu'en ont-ils pensé ?

VIRGILE. — Qu'il était bourré de fautes de vocabulaire.

CASTRO. — Par exemple ?

VIRGILE. — Diplomate américain.

CASTRO. — "Enfoiré" me paraît être le mot exact.

VIRGILE. — Tes commissaires politiques proposent "agent de l'impérialisme américain".

CASTRO. — "Tes commissaires" ! *(Il crache par terre.)* Sacré bordel de fils de...! — Non, non, je ne vais pas me mettre en colère avec toi, Virgile — je t'aime bien, et puis tu es mon aîné, tu pourrais être mon père. Je ne vais donc pas me mettre en colère, mon cher Virgile, mais calmement, très calmement te rappeler que tu diriges une putain de radio de merde écoutée quotidiennement par trois millions de cubains ! Répondez voir à cette question, Monsieur le Directeur : "Pour quoi nous battons-nous ?"

VIRGILE. — Pour un Cuba libre et indépendant.

CASTRO. — Et socialiste ! So-cia-lis-te, Virgile. Enfonce-toi ça dans le crâne. Croire à la liberté et à l'indépendance de Cuba en dehors du socialisme, c'est comme vanter la liberté et l'indépendance de la mouche à merde !

VIRGILE. — Si je t'avais dit ça il y a seulement un an, tu m'aurais fait foutre en taule.

CASTRO. — Tu as entendu parler de la Baie des Cochons, Virgile ? Qui nous fait la guerre ? Qui nous soutient ? Nous avons fait une révolution que nous avons appelée humaniste, de façon à ne pas limiter l'ampleur du mouvement révolutionnaire. Était-ce un mensonge ? Non. Si nous avions affiché des idées extrémistes, le mouvement révolutionnaire en lutte contre Batista n'aurait pas acquis l'envergure qui a rendu la victoire possible. Si nous l'avions fait, alors nous aurions trompé le peuple, en trahissant ses espérances. Aujourd'hui, cette révolution, nous l'appelons socialiste, parce que ne pas l'appeler ainsi, serait mentir au peuple. Notre programme est clairement, entièrement, délibérément marxiste-léniniste.

VIRGILE. — Tu étais déjà marxiste, en 53 ?

CASTRO. — Non. Avais-je compris à l'époque le marxisme comme je le comprends maintenant ? Eh bien non, je ne l'avais pas compris comme je le comprends maintenant. Avais-je des préjugés contre les communistes ? Oui. Étais-je influencé par la propagande anticommuniste de l'impérialisme et de la réaction ? Oui. Est-ce que je croyais les communistes malhonnêtes ? Non, jamais. J'ai toujours cru que c'étaient des gens honnêtes et honorables. Voilà.

VIRGILE. — Pour en revenir aux commissaires —

CASTRO. — - "conseillers", si tu veux bien.

VIRGILE. — A tous ces mange-merde qui n'ont pas levé le petit doigt pendant que nous risquions notre peau dans les montagnes —

CASTRO. — Tu me plais vraiment, Virgile. Pourquoi personne ne me parle plus comme ça ?

VIRGILE. — Je les ai virés.

CASTRO. — Tu les retrouveras à leur poste. Avec un ordre de mission signé de ma main.

VIRGILE. — En ce cas, je démissionne.

CASTRO. — Ça, je ne l'ai pas entendu. (*Un temps.*) Mon point de vue, Camarade Directeur de la Radio Nationale, est que dans un pays qui doit s'attaquer à des tâches sans précédent dans l'histoire du continent, il serait criminel et absurde de laisser les gens hésiter entre la bonne et la mauvaise idéologie. Tu es journaliste, Virgile — pas pédagogue. Quand tu as un problème technique, tu appelles un technicien. Considère que tu as des problèmes pédagogiques. — Et ne viens plus me casser les couilles avec des pudibonderies de fausse vierge ! (*Le raccompagnant.*) Tu aimes toujours le poisson, Virgile ? Retrouve-moi ce soir au restaurant de l'Habana Libre. Nous mangerons de la perche rouge. Je veux vérifier que ce connard de cuisinier applique la recette que je lui ai refilée.

GABRIEL. — Démission refusée, donc ?

BOSC. — Comme disait le Che, "avec Fidel, ni mariage, ni divorce."

GABRIEL. — Le poisson était bon ?

BOSC. — Je l'ai mangé tout seul, après avoir attendu Castro jusqu'à une heure du matin. Le surlendemain, dix miliciens en armes ont fait irruption dans mon bureau et m'ont signifié mon congé. Alors, j'ai filé voir le Che — qui était devenu ministre de l'industrie — pour lui demander conseil. Il m'a reçu plutôt froidement et m'a dit en substance deux choses. La première, c'est que toute révolution comporte, bon gré mal gré, une inévitable part de stalinisme, parce que toute révolution est confrontée à l'encerclement capitaliste. Et la seconde, c'est qu'il me conseillait d'aller travailler un an ou deux comme volontaire de base dans une ferme d'État, afin de retrouver la valeur des choses... Le tout dans un français impeccable, entre deux bouffées de cigare.

GABRIEL. — Qu'est-ce que tu as répondu ?

BOSC. — Rien. — Je l'aimais, et je le respectais beaucoup trop pour le relancer dans ce numéro de langue de bois (encore qu'il était sincère, à sa façon). — "A la revoyure, Che", ai-je dit en posant une main sur son épaule. Il a regardé ma main, puis il m'a regardé, et il a dit : "Qu'est-ce que c'est que cette privauté de merde ?"

*

* *

GABRIEL, à l'arbre de Virgile. — Salut, l'inratable. Mon nom est Gabriel, fils de Virgile, ton frère jumeau. Ma mère est morte, mon père est aveugle, et mon oncle est un arbre ! (*Il s'assied au pied de l'arbre.*) Joli point de vue, mon oncle. Sincèrement. Un endroit — merveilleux. (*Il pleure brièvement, puis se reprend.*) Lola m'a évidemment quitté. Aurait pu, aurait dû me quitter bien avant le clash, évidemment. Lola n'aimait pas ce job, n'aimait pas ce sale foutu job de merde. Évidemment, mon oncle, car c'est un job de merde — c'était. Comment peut-on aimer un homme, et pas ce qu'il fait ? On peut, mon oncle — et puis on ne peut plus. Lola n'en pouvait plus de ne pas aimer mon job, Lola n'en pouvait plus de m'aimer, Lola n'en pouvait plus. Le monde est vieux, mon oncle, le monde est usé, le monde n'en peut plus d'être le monde, le monde n'en peut plus de s'aimer, le monde n'en peut plus. Peut-être est-ce la fin du monde, la fin interminable d'un monde fini. Un monde fini n'a pas besoin de moi. Est-ce ainsi que pense mon père, au pied de son arbre, mon oncle ? Est-ce cela, penser ? Penser "je suis fini, comme est fini le monde" ? Penser que toute pensée a déjà été pensée ? Penser la fin de la pensée ? J'ai demandé au prêtre de m'expliquer le Jugement Dernier. Il m'a répondu que le Jugement Dernier n'avait pas plus d'existence concrète que n'en a le point de fuite dans une perspective, mais qu'on ne saurait concevoir une perspective sans point de fuite — pas plus qu'on ne saurait juger de la conduite des hommes sans se placer du point de vue du dernier homme, et du jugement ultime. — Mais Dieu, ai-je dit, n'est pas une abstraction pour vous. — Dieu est une porte, dit-il, une porte dans un mur. La porte est aussi porte que le mur est mur. Vous êtes le mur, cherchez la porte. — Et le monde ? ai-je demandé. — Du bruit, dit-il. — Le monde est peuplé de mes semblables, ai-je objecté. — Qui tous cherchent la porte, dit-il, et sont gênés par le bruit. Ce prêtre est un escroc, mon oncle. Son job est un job de merde. Le monde est un mur, il n'y a pas de porte, et Dieu n'est que bruit. En sortant du presbytère, j'ai fait tous les bureaux de tabac de l'arrondissement et, avec le peu d'argent que j'avais pu sauver du naufrage, j'ai acheté ceci (*Il extirpe d'une poche une liasse de papiers.*): 253

billets de Loto. Tirage demain soir. Si Dieu est une porte, je m'en sors. Mais si Dieu n'est que bruit, je suis fini.

Quatrième journée

(1972. Une route de campagne, la nuit. A quelque distance de Virgile, assis au pied d'un arbre, visage ensanglanté, se tient Hilda, une femme d'une quarantaine d'années.)

HILDA. — Vous souffrez beaucoup ? (Virgile gémit.) Je voudrais vous aider, seulement j'ai peur de faire une bêtise, j'arrêterai la première voiture, quelqu'un va forcément passer, les secours ne tarderont pas. Juste avant l'accident la radio diffusait du Satie — non, Debussy, parfaitement, Debussy — entre parenthèses le virage n'est même pas signalé, j'ai été surprise, la voiture a été déportée, vos phares ont surgi devant moi à quelques mètres, j'ai crié freiné à mort, donné un coup de volant à droite, je suis partie en tête-à-queue, vous en tonneaux — Impossible de vous dire ce que j'ai ressenti alors : la nuit, Debussy, votre voiture sur le toit, et vous qui titubiez en sang dans la lumière des phares — (Virgile gémit.) Mon dieu c'est affreux ce que vous devez endurer qu'est-ce que je peux faire ? Je veux dire je ne sais rien de ce qu'il faut faire et ne pas faire dans ces cas-là, rien ne nous prépare à affronter ce genre de — vous voulez que je vous essuie le visage ? C'est ça, je pourrais déjà vous essuyer, peut-être oui vous essuyer, je n'ai même pas de mouchoir, si au moins j'avais de l'eau, je vous donnerais à boire, quelqu'un va certainement passer — je veux dire et — attendez, je sais ! (Soudain très décidée, elle ôte son manteau, puis son corsage, ne conservant que son soutien-gorge. Un vêtement dans chaque main, elle s'approche de Virgile, et s'agenouille à ses côtés.) Ça ne m'impressionne pas, les femmes n'ont pas peur du sang — je veux dire les femmes en général. (Elle plie le manteau et l'intercale précautionneusement entre le tronc de l'arbre et la tête de Virgile, qui gémit de nouveau.) Ne vous inquiétez pas, quelqu'un va forcément — je vais m'occuper de vous. (Elle entreprend d'essuyer le sang à l'aide de son corsage.) Je m'appelle Hilda Spaak, Spaak est le nom de mon ex-mari, je suis écrivaine, j'ai gardé Spaak comme nom de plume, j'écris surtout — en fait exclusivement — du théâtre, des pièces, je sais, tout ça n'a pas grand intérêt, mais mettez-vous à ma place, je veux dire — il ne passera donc personne sur cette fichue route ? — Et vous ? qui êtes-vous ? je veux dire d'où venez-vous ? où allez-vous ? tout ça. (Virgile gémit.)

*

* *

(18 octobre 1987.)

BOSC. — C'était en 72. Je revenais de deux années de périple en Asie. Trois semaines après l'accident, quand Hilda apprit que je resterais aveugle, elle vint à l'hôpital se mettre à ma disposition — ce fut son expression. Elle se prétendit ma compagne, signa toutes les décharges, et me ramena ici, dans sa voiture neuve. Vu la violence du choc, et mes soixante dix-neuf piges, je pouvais m'estimer heureux de n'y avoir perdu que les yeux.

GABRIEL. — Qu'est-ce que tu fichais en Asie ?

BOSC. — J'avais quitté Cuba en 63, et j'étais rentré en France — après plus de quarante ans d'exil. La maison n'était plus occupée depuis la mort de mon père, en 59. J'ai fait faire quelques travaux, puis je me suis installé. Au départ, j'avais dans l'idée d'écrire une sorte d'autobiographie. J'ai voulu croire que ça m'amuserait, mais j'ai dû vite admettre que l'écriture a quelque chose de chiant. Alors, faute d'un projet de rechange, je me suis rabattu sur le jardin. Durant près de sept ans, j'ai jardiné jusqu'à des quatre, cinq heures par jour. En dehors de ça, je lisais pas mal, je faisais un peu de photo, je bricolais... une vraie vie de retraité, en somme — tu me diras que c'était de mon âge. Et c'aurait très bien pu finir comme ça, si je n'étais tombé sur un article vantant les vertus prophylactiques du jardinage. D'un coup, tout ce train-train si raisonnable m'a paru absurde — pour ne pas dire grotesque. Ça m'a pris comme une envie de chier : j'ai entassé quelques affaires dans un sac, fermé les compteurs, bouclé la maison et j'ai foutu le camp. Au départ j'avais dans l'idée de me rendre en Chine, et de passer quelque temps au Tibet.

GABRIEL. — Je suis allé en Chine, il y a trois ans.

BOSC. — Seul ?

GABRIEL. — Avec Lola.

BOSC. — Ta femme ?

GABRIEL. — Elle détestait qu'on l'appelle comme ça.

BOSC. — Détestait ?

GABRIEL. — Divorce en cours. Elle n'aime pas les perdants.

BOSC. — Personne n'aime perdre, donc personne n'aime ceux qui perdent. Comme tout le monde perd, personne n'aime personne.

GABRIEL. — Certains perdent, d'autres gagnent.

BOSC. — Tu perds du fric, ta femme te quitte — dis-moi ce qu'elle y gagne.

GABRIEL. — Sa liberté, je suppose.

BOSC. — Oui, mais elle te perd.

GABRIEL. — Elle n'a pas l'air de considérer ça comme une grosse perte.

BOSC. — Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

GABRIEL. — Rien — et toi ?

(1972. La route de campagne, II.)

HILDA. — Tout à l'heure, dans le virage, quand tout à coup vos phares — j'ai crié, je veux dire ça m'est sorti, c'est remonté, comme si c'était — Je n'avais jamais crié comme ça. Borgès disait que la mort est l'occasion de redécouvrir tous les instants de sa vie, et de les recombinaient librement à la manière d'un rêve — Et il ajoutait "avec l'aide de Dieu, des amis et de William Shakespeare". Moi, je n'ai pas de dieu, et mes amis sont morts — ou m'ont déçue, ou m'ont trahie, ou m'ont quittée parce que je les avais déçus, ou trahis. — Quant à Shakespeare, je ne sais pas, je ne sais pas ce que c'est — je veux dire ce que ça fait dans le monde. Le théâtre est un rêve, un rêve ancien, du temps de Shakespeare. Dehors, loin des théâtres, la vie n'est qu'un concert d'assassinats. Assassinats de peuples, d'idées, d'enfants... Et puis le sens échappe — Je veux dire regardez les photos : une femme lève les bras au ciel : insulte ou prière ? Un oiseau sur fond de nuages : promenade ? migration ? Un avion : exil ou retrouvailles ? Le bleu immaculé du ciel : Venise ou Managua ? Alger ou Auvers-sur-Oise ? Le sens renacle — Je veux dire impossible de rendre compte. Ne parlons pas de changer le monde. Vous pouvez bien écrire ce que vous voulez, dehors les enfant crèvent. Vous me direz, pourquoi écrire à ce compte ? à quoi bon le théâtre ? Si nous étions dans un de ces débats d'après spectacle, je saurais vous servir une réponse bien ficelée, assortie d'une citation d'Aristote qui vous clouerait le bec. Je veux dire je sais faire, tout le monde sait faire ça, mais là, dans le virage, vos phares tout à coup, et vous, ici, maintenant — il ne passe donc jamais personne sur cette route ? J'ai

vu que vous aviez des bagages, et tout un tas de cartes. Je n'ai jamais pu me résoudre à voyager seule – arpenter seule, le soir, une ville étrangère, dîner seule parmi les éclats d'une langue inconnue, se coucher seule dans un lit à l'autre bout du monde... Je veux dire vous ne pouvez pas manquer alors de voir ce que vous êtes – assemblage erratique, machine disparate, fiction... Nous sommes des histoires qui nous racontons des histoires – notre appétit d'histoires est insatiable. Qui saura jamais dire pourquoi ? Vous le savez, vous ?

BOSC. – Un jour, dans une combe, à 2000 mètres d'altitude, après plusieurs journées de marche en direction de la frontière chinoise, j'ai rencontré un groupe de Qad-jaïa – des femmes nomades des haut-plateaux de la pointe nord-est de l'Inde, qu'elles parcourent avec leurs troupeaux, en quête de paturages. Qad-jaïa veut dire "filles du vent". Elles vivent entre femmes. Elles ne connaissent pas le mariage, et ne fréquentent que les hommes de passage.

(1971, les Qad-jaïa, vêtues d'habits multicolores, superposés afin de se protéger du froid. Elles amènent avec elles, sur des chariots rudimentaires, tout le matériel nécessaire à l'installation d'un camp.)

PREMIÈRE FEMME (HIMA), désignant Virgile. – Inti inti, gabazuk natawa inti, gaban inti, nolok abad inti !

DEUXIÈME FEMME (ZAWL). – Né gabazuk ! Dadjellah moot ! Inti gazock ! *(Les femmes rient.)*

TROISIÈME FEMME (TUK). – Inti gabazinti ! *(Les femmes rient.)* Gabazinintiti ! *(Elles rient de plus belle.)*

VIRGILE. – Salut les filles.

QUATRIÈME FEMME (NAGAR-LIN'), parodiant Virgile. – Salulofi. *(Nouveaux rires.)*

CINQUIÈME FEMME (BOO-LIN'). – American ?

VIRGILE. – Non, ma poule. Traîne-savates. Beaucoup plus chic. Soyez sympas, j'ai une soif du tonnerre – glouglou, understand ?

ZAWL. – Glouglou ? Inti glouglou gazock ! Inti glouglou ! *(Nouveaux rires.)*

NAGAR-LIN. – Glouglou inti, gabasuck dadjellah.

HIMA. – Inti, inti.

VIRGILE. — Vous êtes toutes seules dans le coin, les filles ? Alone in the mountain ? Où sont les hommes ? The men ?

BOO-LIN'. — No men, inti.

VIRGILE. — I need water. Drink.

NAGAR-LIN, *approuvant*. — Inti, inti.

VIRGILE. — Have you water for me ?

NAGAR-LIN, *approuvant*. — Inti.

VIRGILE. — Bon. Inti glouglou jeter putain de water sur dalle en pente sinon very nazebroque, vu ?

NAGAR-LIN, *parodiant Virgile*. — Vuuu ? (*Nouveau rire général.*)

VIRGILE. — Money ? You want money, c'est ça ?

BOO-LIN'. — Women, women.

VIRGILE. — Women, O.K., mais moi je veux de la flotte, c'est clair ?

BOO-LIN'. — No women for you.

VIRGILE. — No woman for me, O.K., I just want —

HIMA, *à Boo-Lin'*. — Inti oké, dabazuck inti dadjellah glouglou moot ?

BOO-LIN'. — Inti, inti.

ZAWL. — Adenas, adenas inti, gazock debazuck, né ?

BOO-LIN'. — Inti, inti.

TUK, *tendant une petite gourde en cuir à Virgile*. — Inti, gazock. Adenas. inti.

VIRGILE. — Pas trop tôt. (*Il prend la gourde et la débouche.*) Qu'est-ce que c'est ? Water ?

TUK. — Inti, inti.

VIRGILE. — Elle sent sacrément drôle, ta water.

ZAWL. — Soma, inti.

VIRGILE. — Soma ?

NAGAR-LIN'. — Vuuu ! (*Les filles rient.*)

VIRGILE. — Bon. A la guerre comme à la guerre. (*Il boit.*) Ouh la la ! dégueulasse ! Une vraie purge !

TUK, *l'encourageant..* — Inti, inti. (*Cédant à la soif, il boit de plus belle. Les filles chantent.*)

NAGAR-LIN'

Assaf émé lapen oga edver utip kempté
As t'aje pisel lécom sadon' lemon
Kigad lofi duné dédi jopé dumam oman

TOUTES, *battant des mains.*

Méлом élou pula fah ec

Pamin kilou anj'ra ! (*Bis.*)

VIRGILE. — Remarque, on s'y fait. (*Il boit encore.*)

NAGAR-LIN'

Assa méfé lapen moga dever utip komtu

A staj pisel comsa danl mon

Ki rgadlofi duné dedi jéper dumam oma

TOUTES

Méлом etin lopou lafa bec

Pudmin ktinou manja ! (*Bis.*)

VIRGILE. — On dirait que c'est bon pour mes jambes : j'avais de sacrées douleurs dans la cuisse gauche, et là, d'un coup, plus rien, dis donc — impeccable, ton machin ! Inti bodel didi, kek mi la'dan, fiyé ?

ZAWL. — Inti glouglou, bazock soma inti bodel didi ! (*Rires.*)

BOO-LIN', *commençant les présentations.* — Boo-Lin', inti. Inti ?

VIRGILE. — Inti Virgile.

TUK. — Vigi, inti. Tuk.

VIRGILE. — Tuk.

TUK. — Inti. Inti Zawl.

VIRGILE. — Inti Zawl. Inti ?

NAGAR-LIN'. — Nagar-Lin'.

VIRGILE. — Késé soma, Nagar-Lin' ? Inti dog ?

BOO-LIN. — No dog.

TUK. — Soma, adenas inti glouglou didi. Soma, é ?

NAGAR-LIN', *encourageant Virgile à boire.* — inti, inti ! (*Il boit d'un trait le restant de la gourde.*)

NAGAR-LIN'

Assa mefé dlapen' moga devar intip comta

A staj comsa toussel dan lmond'
Ki rgad' léfi dunér dedir jéper duma moman

TOUTES

Méлом etin loupour lafam mec

Padmin ktunou manjra ! (Bis.)

VIRGILE. — Bodel didi ! jéperduma moman ! (*Il s'évanouit. Les femmes applaudissent, recouvrent son corps d'un drap, et l'abandonnent. Survient un ermite, vêtu d'une peau de bouc, qui s'approche prudemment. S'étant enhardi, il soulève le drap, sous lequel il découvre Virgile, habillé en femme.*)

L'ERMITE. — Une drôle de tente que tu as là, ma chère. Tu as perdu ton mât ? ou te l'a-t-on volé ? Eh bien ? réponds : volé ou perdu ?

VIRGILE, *prenant soudain conscience de son nouvel aspect..* — Qui suis-je ?

L'ERMITE. — Ainsi tu as gravi cette montagne pour me poser cette question.

VIRGILE. — Je ne sais pas. Il me semble que j'ai fait un rêve, et puis — cette robe... ?

L'ERMITE. — Ravissante, ma chère. J'ai fait moi-même un rêve la nuit dernière. J'ai rêvé qu'une femme étrangère gravissait la montagne pour venir recevoir mon enseignement.

VIRGILE. — Je ne suis pas une femme.

L'ERMITE. — Avant de dire ce que tu n'es pas, commence par chercher ce que tu es.

VIRGILE, *au terme d'un effort violent.* — Frontière chinoise —

L'ERMITE. — Tu es encore à une semaine de marche de la frontière, ma chère. Laquelle est infranchissable. Ainsi en ont décidé les chinois, dont l'armée compte d'innombrables tireurs d'élite. — Si nous revenions à ta question ?

VIRGILE. — Quelle question ?

L'ERMITE. — Félicitations, ma chère. Tu as très bien assimilé la première leçon : les mots s'évanouissent plus vite encore que les êtres, lesquels ne vivent que le temps d'un battement de paupières des dieux.

VIRGILE. — Je ne crois pas qu'il y ait des dieux.

L'ERMITE. — Tu es une élève merveilleuse. C'était notre deuxième leçon : dieu n'est qu'un mot parmi tant d'autres. A mon tour de te poser une question : qu'est-ce que la vie ?

VIRGILE. — Le contraire de la mort. (*L'ermite lui administre un coup de bâton.*)

L'ERMITE. — Mauvaise réponse, ma chère. Essaie encore.

VIRGILE. — Ne vous avisez pas de me frapper, je vous préviens. (*L'ermite lui donne un deuxième coup de bâton.*) Aïe ! Arrêtez ça !

L'ERMITE. — A quoi te sert d'aboyer, vieille chienne, si tu ne peux plus mordre ? Alors ? cette réponse ? (*Après un temps de réflexion, Virgile éclate de rire.*) Parfait ! Excellent ! Tu viens de franchir en quelques instants, ma chère, ce que la plupart des débutants mettent des années à approcher. Ne devrais-tu pas me remercier ?

VIRGILE. — Eh bien, merci. (*Il reçoit illico un troisième coup de bâton.*)

L'ERMITE. — Et voilà ! tu te précipites dans le premier piège qu'on te tend ! Fais fonctionner ta cervelle, ma chère. Alors, ne dois-tu pas me remercier ?

VIRGILE, *après mûre réflexion..* — Si.

L'ERMITE. — Excellente réponse. A toi de poser la prochaine question.

VIRGILE. — Qu'est-ce que la mort ?

L'ERMITE. — Le contraire de la vie. Ne fais pas cette tête. Un coup de bâton est un coup de bâton, mais quel est le contraire d'un coup de bâton ?

VIRGILE. — Un coup de non-bâton. (*L'ermite rit et applaudit.*)

L'ERMITE. — Tu es l'élève la plus douée qu'il m'ait été donné de rencontrer, ma chère. Comme dit le proverbe, "Quand l'élève est prêt, arrive le maître." Mais prends garde à ma prochaine question. Tu es prête ?

VIRGILE. — Posez votre question.

L'ERMITE. — Je l'ai déjà posée.

VIRGILE. — J'y ai déjà répondu.

L'ERMITE. — Cette fois, tu as déjoué le piège. Une énigme, à présent : quel bruit fait une main qui claque ? (*Virgile réfléchit puis gifle l'ermite.*) Fameuse réponse ! Pour la peine, tu as droit à une nouvelle question. (*Virgile lui flanque une deuxième gifle.*) Très bonne question, ma chère. (*Il gifle à son tour Virgile.*) Penses-tu que ce soit la réponse adéquate ?

VIRGILE. — Je le crois.

L'ERMITE. — Alors, la voilà. (*Il le gratifie d'une nouvelle gifle.*) L'as-tu bien comprise, ou dois-je la répéter ?

VIRGILE. — J'avoue que je sous-estimais le rôle des baffes dans la philosophie orientale.

L'ERMITE. — "Quand tu as faim, mange ton riz. Quand tu es fatigué, ferme les yeux." Voilà tout ce qu'enseigne ce que tu nommes du bout des lèvres la philosophie orientale. Mais cent ans de méditation ne te suffiraient pas pour en saisir toute la portée.

VIRGILE. — A quoi pense-t-on quand on médite ?

L'ERMITE. — A la non-pensée.

VIRGILE. — Et comment fait-on pour penser la non-pensée ?

L'ERMITE. — On le fait sans y penser. Ma chère, que fais-tu de l'eau quand le riz est cuit.

VIRGILE. — Je la jette.

L'ERMITE. — Et que fais-tu du mot, quand l'idée est saisie ? — A toi.

VIRGILE. — Mais que faire de l'idée, quand elle est digérée ?

L'ERMITE. — La chier.

VIRGILE. — Je voudrais que tu m'apprennes à méditer.

L'ERMITE. — Assieds-toi, ma chère. Croise les jambes, et ferme les yeux. (*Virgile obtempère.*) A présent, concentre toute ton attention sur ce qui va suivre. Tu es prête ?

VIRGILE, *les yeux clos.* — Oui.

L'ERMITE, *tout en dénouant la corde qui lui tient lieu de ceinture.* — Ma chère, l'esprit et le corps ne font ni un, ni deux. L'esprit et le corps ne font pas deux. L'esprit et le corps ne font pas un. L'esprit et le corps font à la fois deux et un. Voilà ce que tu dois comprendre, et que je vais tâcher de te rendre palpable. (*D'un geste prompt, il entoure de la corde la taille de Virgile, lui ficelant les bras le long du corps.*)

VIRGILE. — Hé ! Qu'est-ce que vous faites ?

L'ERMITE, *tout en nouant solidement la corde.* — L'esprit et le corps, ma chère. Mettons que je sois l'esprit, et que tu sois le corps. L'esprit entrave le corps, et non pas le contraire. Le corps ne limite pas l'esprit. Le corps est le réceptacle de

l'esprit. En lui, l'esprit prend forme et s'épanouit. (*Il le pousse en avant, Virgile bascule et mord la poussière, offrant son postérieur à la concupiscence de l'ermite.*)

VIRGILE. — Détachez-moi, vous entendez ! Foutez-moi la paix !

L'ERMITE, *troussant la robe de Virgile.* — Que serait l'esprit sans le corps, ma chère ? Un bouc sans chèvre ! Et le corps sans l'esprit ? Un vase privé de fleurs ! Allons, ma chère, voyons par cet exercice pratique si la leçon a porté ses fruits. (*Il l'encule. Virgile crie et se débat en vain.*) L'esprit et le corps font-ils un ?

VIRGILE. — Non !

L'ERMITE. — Si ! — Font-ils deux ?

VIRGILE. — Arrêtez !

L'ERMITE. — Également ! (*Allant et venant.*) Un, et deux ! Compris ? Un, et deux ! Un, et deux ! Et un et — (*Une détonation met fin à la démonstration : l'ermite, tué sur le coup, s'abat sur Virgile, lequel, jurant et geignant, se soustrait tant bien que mal à l'étreinte macabre. Survient un jeune prince en tenue de chasse, accompagné de deux serviteurs, l'un abritant son maître sous un parasol, l'autre portant à bout de bras deux paires de lièvres.*)

LE PRINCE. — Qui es-tu, femme ?

VIRGILE. — Le corps !

LE PRINCE. — La pauvre vieille a perdu l'esprit. Détache-la. (*Le valet s'exécute. Désignant l'ermite.*) Celui-ci, tu le connais ?

LE VALET. — Un ermite, mon prince. Les Qad-jaïa l'appellent Le Bouc.

LE PRINCE. — Les charognards en feront leur affaire. Et toi, la vieille, debout. (*Virgile obtempère.*) D'où viens-tu ?

VIRGILE. — D'un pays très lointain, prince.

LE PRINCE. — Vraiment ? A combien de journées de cheval ?

VIRGILE, *après réflexion.* — Dans les 200, peut-être. (*Le prince éclate de rire.*)

LE VALET. — Le monde n'est pas si grand, vieille folle !

LE PRINCE. — Laisse, elle m'amuse. Parle-moi de ton pays, la vieille. Est-ce qu'on y chasse ?

VIRGILE. — Oui, prince. Le canard, par exemple.

LE PRINCE. — A quoi ressemble le canard ? A un tigre ?

VIRGILE. — Non, prince. Le canard est un oiseau qui nage et fait coin-coin. (*Le prince rit de bon coeur.*)

LE PRINCE. — Un oiseau qui nage ! Et les poissons, volent-ils ?

VIRGILE. — Il en existe qui volent. Je n'en ai jamais vu en vrai.

LE PRINCE. — Où les as-tu vus ? Dans tes rêves ?

VIRGILE. — A la télévision, prince.

LE PRINCE. — Explique-moi ça.

VIRGILE. — La télévision est une boîte dans laquelle on regarde le monde.

LE PRINCE. — M'as-tu déjà vu dans cette boîte ?

VIRGILE. — Non, prince.

LE PRINCE. — Il n'est pas encore né, celui qui m'enfermera dans une boîte !

VIRGILE. — Les gens ne sont pas dans la boîte, prince. La boîte ne contient que leur apparence.

LE PRINCE. — Tu veux dire, leurs habits ?

VIRGILE. — Non, prince. Je veux dire que la boîte a seulement le pouvoir de donner l'illusion de voir des gens.

LE VALET. — Un piège à ombres, mon prince. Prends garde. Un homme sans son ombre, est condamné à errer jusqu'à la fin des temps !

LE PRINCE. — Qui peut s'intéresser à capturer les ombres ?

VIRGILE. — Tout le monde, prince. Chaque maison a sa boîte.

LE PRINCE. — Et dans chaque boîte, il y a des ombres ?

VIRGILE. — Toutes les boîtes permettent de voir les mêmes ombres, prince. Comme toutes les fenêtres d'un palais permettent de voir le même jardin.

LE PRINCE. — Que font les ombres dans ce jardin ?

VIRGILE. — Beaucoup de bruit, prince. Car tout le bruit du monde est réuni dans un seul jardin.

LE PRINCE. — Est-ce qu'on peut entendre ce qu'elles disent ?

VIRGILE. — C'est en vérité très difficile : toutes les voix finissent par se confondre en un seul cri, un cri énorme et ininterrompu, dont nul ne sait déchiffrer le sens.

LE PRINCE. — Sait-on pourquoi les ombres crient ?

LE VALET. — Prends garde, mon prince. Ce jardin des ombres est le royaume des morts. Regarde : ton ombre rampe vers la vieille !

LE PRINCE, *au valet qui porte le parasol*. — Toi, baisse ta garde ! (*Le valet fait de son mieux pour éviter que l'ombre du prince ne s'allonge. A Virgile.*) Je n'ai pas peur de toi, vieille peau.

VIRGILE. — Comment une vieille folle pourrait-elle effrayer un prince ? Quant à moi, j'ai trouvé ce que je cherchais. Je ne désire plus que de rentrer chez moi.

LE PRINCE. — Alors fous-le-camp ! (*Virgile se détourne et s'éloigne.*)

LE VALET. — Tire, mon prince ! Tire-lui dessus !

LE PRINCE. — On ne tue pas la Mort, idiot !

BOSC. — En fait, la gourde contenait du soma, une drogue hallucinogène, extraite de l'amanite tue-mouches. Tout ce que je peux dire avec certitude c'est que je me suis retrouvé plusieurs jours plus tard, au volant de ma bagnole, sur les bords du Gange, aux environs de Patna, à quinze cents bornes du plateau où je les avais rencontrées. Le rétroviseur me renvoyait l'image d'une vieille chose éreintée, abasourdie, maculée de boue — et habillé en femme.

GABRIEL. — Entouré d'une nuée de gosses hilares qui te montraient du doigt.

BOSC. — Non : seul, à l'aube, dans un silence insoutenable. Je regardais mes foutues jambes de vieux qui dépassaient de cette jupe, et des bribes de scènes me revenaient en rafales dont je n'aurais su dire si je les avais vécues ou seulement rêvées. Les chants des Qad-jaïa, un rituel, des images de castration...

GABRIEL. — Elles ne t'avaient tout de même pas — ?

BOSC. — Non.

GABRIEL. — Tu as dit au prince que tu avais trouvé ce que tu cherchais. C'était quoi ?

BOSC. — Un mensonge.

GABRIEL. — Un de plus.

BOSC. — Il n'y a rien à trouver — voilà la vérité.

*

* *

(1972. *La route de campagne, III.*)

HILDA. — Vous dormez ? Je sens votre poul, régulier, et même, c'est étrange, plus paisible que le mien, il me semble — lequel de nous deux a le plus peur ? — je veux dire la vie nous inquiète souvent plus encore que la mort. Même entravée, notre liberté a quelque chose d'affolant. Schopenhauer pensait que l'homme oscille sans cesse entre la souffrance et l'ennui. Souffrance du manque, et ennui de la satiété. Je me souviens d'avoir pleuré à la lecture de ces pages, comme je n'avais jamais pleuré à la lecture d'un roman. Nous ne sommes pas de force à contempler la vérité sur notre condition. Je veux dire nous affectons de croire que la sagesse consiste à assumer la mort inéluctable, quand c'est la vie qu'il nous faudrait domestiquer. Moi, par exemple, qui ai écrit toutes ces pièces de théâtre, que croyez-vous qu'elles m'aient appris ? Elles m'ont forcé, phrase après phrase, à reconnaître ma sottise, ma laideur, et ma médiocrité. Et que croyez-vous que j'aie fait ? J'ai continué d'écrire, tout en sachant pertinemment que, du point de vue intellectuel, esthétique et moral, la moins réussie de mes pièces était infiniment supérieure à ma vie. Alors, quoi ? escroquerie ? (*On entend au loin un bruit de voiture qui se rapproche.*) Vous entendez ? Quelqu'un qui vient ! Des gens ! Vous comprenez ce que je vous dis ? Il y a quelqu'un ! Nous ne sommes plus seuls ! Nous sommes sauvés ! (*Elle se relève et se dirige vers la route — la salle. Prise dans les faisceaux des phares qui s'approchent, elle agite — face au public — son corsage maculé de sang.*)

BOSC, tandis que Gabriel, à l'insu de son père, compare les numéros de ses 253 billets de loterie avec les numéros gagnants, parus dans le journal du jour. — Une demie-heure plus tard, les pompiers débarquèrent et me transportèrent à l'hôpital. Le nerf optique avait été touché. La lésion, m'expliqua un toubib était irrémédiable. Quand je demandai à une infirmière à quoi je ressemblais, elle me dit que j'avais l'air d'un boxeur qui venait de disputer un championnat du monde. Elle avait eu l'occasion d'en voir un de près, me dit-elle, venu se faire recoudre, qui

présentait un ravissant camaïeu de bleu sur toute la figure. "Fuck" était le seul mot qu'il paraissait connaître : il n'en utilisa pas d'autre, me dit-elle, pour répondre aux questions de l'interne. Quand on eut fini de le recoudre, une infirmière lui demanda ce qu'il comptait faire. "Fuck", répondit-il, tandis que son manager distribuait des bifetons de dix dollars à tous les membres du service. Lorsqu'Hilda m'eut ramené ici, au sortir de l'hôpital, elle me déclara en substance : "Je vous ai crevé les yeux, je resterai ici jusqu'à ce que vous m'estimiez quitte de ma dette envers vous. — Du blabla d'écrivain, ai-je dit. Personne ne m'a crevé les yeux, si ce n'est le pare-brise de cette foutue bagnole. — Vous ne pouvez pas rester tout seul, dit-elle. — Toi non plus, dirait-on." — La discussion a tourné court, et elle a entrepris de défaire mes bagages. Le soir même, elle était ma maîtresse — ou plus exactement s'offrit à moi, comme on offre un jouet à un enfant malade. Je pense qu'il n'est pas superflu de préciser que j'avais renoncé à avoir des relations sexuelles, disons complètes, avec une femme — pour dire le mot, j'étais devenu impuissant.

GABRIEL, *jetant les billets déjà vérifiés*. — A la suite de l'accident ?

BOSC. — L'âge, mon petit vieux — perpétuel accident.

GABRIEL. — Je me souviens d'avoir assisté à une pièce de cette Hilda Spaak, qui parlait justement d'un aveugle.

BOSC. — "Vous".

GABRIEL. — C'est ça, oui : "Vous".

BOSC. — "Vous", c'était moi — je veux dire, c'est moi. La pire pièce qu'elle ait jamais écrite — et, pour autant que je sache, la dernière.

GABRIEL. — Ça s'est vraiment passé comme elle le raconte ?

BOSC. — A quelques détails près. — Par exemple, je ne l'ai jamais battue.

GABRIEL. — Tu ne la battais pas, mais tu la — enfin, dans la pièce en tout cas, il est question de —

BOSC. — Oui, bon, il y avait des aspects — disons, paroxystiques dans notre — eh flûte, tu as vu la pièce, non ?

GABRIEL. — Enfin, mets-toi à ma place ! Je n'aurais jamais pu imaginer que l'enfoiré d'aveugle qui — enfin, faisait ce genre de choses avec cette femme était en fait mon propre père !

BOSC. — Il paraît que la pièce a fait un four.

GABRIEL, *reprenant sa vérification.* — Mérité.

BOSC. — Quelques mois après notre séparation, elle me téléphona pour me dire qu'elle était en train d'écrire une pièce inspirée de notre histoire. Elle voulait savoir si j'étais d'accord pour qu'elle cite mon nom, comme elle comptait citer le sien. Jamais de la vie ! ai-je gueulé. Je refuse ! Si tu fais ça, je te traînerai devant les tribunaux ! ta vie deviendra un enfer ! Je m'attendais à ce qu'elle me raccroche au pif — elle a éclaté de rire. "Descends de ton piédestal, me dit-elle. Après tout, qui a jamais entendu parler de Virgile Bosc ? — Il n'y a pas si longtemps, tu me vouvoyais, lui dis-je. — Il y a une éternité de ça, dit-elle. En fait, jamais personne ne t'a rendu un aussi grand service que moi, le jour où je t'ai crevé les yeux. — Je vois", j'ai fait. Et j'ai raccroché. Voilà toute l'histoire, mon petit vieux. Bon. Maintenant que j'ai fini, à toi, raconte un peu. Vas-y, je t'écoute. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as perdu la langue ? (*Le cherchant d'une main.*) Mais tu lis le journal, ma parole ! Tu lis le journal pendant que je te raconte ma vie ? (*La vérification des billets, qui s'est faite à un rythme de plus en plus soutenu, est désormais terminée.*)

GABRIEL, *jetant tous les billets, sauf un.* — Eh merde ! Oui, là ! Je lis le journal pendant que tu t'écoutes parler !

BOSC. — A défaut de me regarder vivre. — Oui, bon, ça ne veut rien dire, d'accord. Je m'écoute parler, mettons — bordel de merde, qui peut me dire à quel plaisir j'ai encore droit !

GABRIEL. — Celui d'écouter ton fils, par exemple.

BOSC. — Mais enfin, tu me poses des tas de questions — y compris sur des sujets intimes — et pendant que je m'échine à te — (*Gabriel se dégage brusquement.*) Non, attends, c'est trop bête — je ne m'échine pas du tout, c'est idiot de dire ça — attends, reprenons tranquillement, d'accord ? (*Gabriel s'en va.*) Où en étions-nous ? — Ah oui, Hilda. Mon — enfin, la

pièce, tout ça. Sacrée Hilda. Dis quelque chose, bordel ! Gabriel ? Gabriel ?

*

* *

GABRIEL, *après avoir posé au pied de l'arbre une corde enroulée.* — 252 perdants sur 253 billets, mon oncle. (*Il produit un billet.*) Avec quatre numéros gagnants, celui-ci m'a rapporté 195 francs. La corde en a coûté 83. Avec les 112 francs restants, j'ai acheté cette bouteille. (*Scotch.*) Et voici le programme, mon oncle : à l'aide de cette bouteille et de cette corde, je compte mettre un terme définitif à la plus grande escroquerie de l'histoire de l'humanité, qui a pour nom Providence. (*Il boit.*) Un seul billet gagnant, mon oncle ! A quatre numéros ! 195 francs ! Si Dieu est une porte, il bée sur le néant ! Dieu est une porte qui grince, mon oncle, et bat en vain dans la tempête. Une porte au beau milieu d'un océan déchaîné... (*Il boit.*) Qu'est-ce qu'une porte, mon oncle ? — Un bout de bois qu'on pousse pour entrer dans la maison de son père. Mais Dieu n'a pas voulu mettre une porte à la maison de mon père. Il ne l'a pas voulu, car mon père est à lui-même sa propre porte. Et derrière cette porte, il y a le néant. (*Il boit.*) Je vais pousser cette porte, mon oncle; je vais prouver que la Providence n'est rien d'autre que le sourire factice qui fend le visage de nos pères sur le seuil du néant. (*Il boit.*) Dieu n'est que bruit, mon oncle. Le bruit qui protège nos pères de ce que nous aurions à leur dire. "Je suis venu te dire tout ce que je ne sais pas dire !", hurlons-nous dans le vacarme divin. "Parle", répond le père en se fendant d'un bel et bon sourire factice, "Je t'écoute, fiston. — Père, comment puis-je te parler parmi tout ce boucan ? Comment peut-on seulement penser dans ce bousin ? (*Il boit.*) — Pousse la porte, fiston, rentre dans la maison. — Mais il n'y a pas de maison, père ! L'océan déchaîné a tout emporté ! La maison est détruite ! Tu marches sur les flots, père ! Ne vois-tu pas que je vais me noyer ?" (*Il boit..*) La Providence n'est qu'une foutaise, mon oncle — tout comme la filiation. Nos pères ne nous donnent pas la vie. Nos pères nous ouvrent en grand les portes du néant. Ils ne nous sortent du néant que pour mieux nous y replonger ! Il n'y a pas de Providence, mon oncle ! Il n'y a pas d'amour ! 195 francs, voilà tout ce qu'il y a ! Tout le reste n'est que bruit. (*Il ramasse la corde et, emportant également la bouteille,*

entreprind de grimper à l'arbre.) J'ai bien pensé laisser un mot, mon oncle. J'avais pensé à "fuck". — Mais je ne suis pas champion de boxe. Ou bien : "La Providence est une foutaise." — Mais je ne veux pas que mon père aille s'imaginer que je me prends pour un philosophe. Ou encore : "Mon feu sacré s'est transformé en un petit cierge." — Mais je ne suis pas le Che. Ou, pour finir : "N'ai-je pas toujours fait ce que je désirais ?" — Mais je ne suis pas mon père. *(Il parvient à une fourche située à quelques mètres du sol.)* C'est alors que je me suis rappelé que mon père, justement, est aveugle — à quoi bon lui laisser un mot ? *(Il boit, puis attache une extrémité de la corde à une branche.)* Donc, pas de mot, mon oncle. La Providence est une foutaise, mais il ne sert à rien de le dire dans tout ce boucan. *(Il boit.)* Juste passer la porte — sans un mot. *(Il boit.)* Répondre une bonne fois à l'invitation de nos pères. *(Il boit, puis confectionne un noeud coulant à l'autre extrémité de la corde.)* Nous vivons dans un monde terrible, mon oncle. La finance internationale a repris à son compte la foutaise divine : immanente, immatérielle, omniprésente, omnipotente ! Le krach a prouvé que les nouveaux dieux ne voulaient pas de moi. La loterie a prouvé qu'ils ne pouvaient rien pour les 253 petits épargnants qui m'avaient fait confiance. La suite prouvera que ce monde terrible, qui nous a été légué par nos pères, bève sur le néant. *(Il passe la tête dans le noeud coulant, achève la bouteille et s'apprête à sauter. Survient Virgile qui, s'aidant d'une canne, se rend auprès de son arbre. Gabriel se rattrape in extremis à une branche, et dès lors ne bouge plus.)*

VIRGILE. — Et te voici, vieux chêne, fidèle au poste, inratable... *(Il frappe le tronc avec sa canne.)* Foutue vieille branche ! *(Il s'assied au pied du vieux chêne, selon son habitude.)* Gabriel a foutu le camp. C'est le sujet du jour, mon cher. Pourquoi est-il venu ? Pourquoi est-il parti ? A la première des deux questions, j'ai répondu par l'histoire de ma vie. Mais que répondre à la deuxième ? Il était venu pour me voir. Est-il parti pour ne plus me voir ? — Vas donc voir là-bas si j'y suis ! *(Il rit faiblement.)* Venu et reparti, ou plus exactement, venu et — plus venu. Je lui ai ouvert les bras, je lui ai ouvert mon coeur — Fadaises de vieux schnoque ! Allons, du nerf, vieux schnoque ! pas de grands mots, de la pensée — pas de pitié pour les mots ! Tout est tellement raté et pathétique, mais tout est tellement vrai. Il faut partir : le futur est ailleurs, même si la terre est ronde. Et notre retour lui-même est un nouveau départ, car nous avons perdu en route celui qui était parti, et quand nous revenons, nul ne nous reconnaît, et nous ne

reconnaissons personne. Et cependant, à la question “qui suis-je ?”, il se trouve aujourd’hui quelqu’un pour répondre : “Tu es mon père”. Impossible d’admettre qu’une telle question doive se contenter d’une réponse aussi — Nous ne l’admettons pas, non, mais la réponse n’en existe pas moins. Et sans doute les fils doivent-ils admettre à leur tour que les pères fassent comme s’ils n’avaient rien entendu. En sommes-nous moins leurs pères ? Que les fils pensent un peu à ça, bordel ! — Quel besoin avait-il de partir, cet idiot ? Tu te souviens du jour où mon père t’offrit à moi pour mes sept ans ? (*Apparaît le père de Virgile, en costume écru et canotier, tel qu’en ce jour de 1900.*)

LE PÈRE. — Virgile, te voici parvenu à ce qu’on appelle l’âge de raison. Comme tu sais, nous entrons dans le vingtième siècle. Et voici ton arbre — un chêne. Chêne, en latin, se dit *robur* — lequel mot signifie également *la force*. Force physique et morale, Virgile. C’est auprès d’un chêne qu’Abraham reçut la parole divine. — Et c’est un symbole de longévité.

VIRGILE, *jouant son rôle d’enfant*. — Est-ce qu’Abraham avait une barbe, comme dans le dessin que nous a montré le père Brociéro, au catéchisme ?

LE PÈRE. — En vérité, Virgile, il importe peu qu’Abraham ait ou non porté la barbe.

VIRGILE. — Justin dit que les hommes n’avaient pas encore inventé la barbe. Mais Emile dit que si. Ils se sont battus, pendant la récréation.

LE PÈRE. — Et qu’a dit le maître ?

VIRGILE. — Qu’on doit se battre avec les mots seulement. — Est-ce que le maître aussi, a été écolier ?

LE PÈRE. — Naturellement. — De même que j’ai eu sept ans, moi aussi.

(*Pause.*)

VIRGILE. — Maman m’a dit que vous irez en ville, demain.

LE PÈRE. — Je sais ce que tu vas me demander, Virgile. — Et tu connais ma réponse : c’est non.

VIRGILE. — Vous ne voulez jamais m’emmener. J’ai l’âge de raison, maintenant. — C’est vous qui l’avez dit.

LE PÈRE. — Tu as l'âge de raison, Virgile, mais la ville est folle. — Regarde : est-ce que tu vois ces hommes sur la place, tout occupés à boire et à discutaitter ? — Les vois-tu, Virgile ?

VIRGILE. — Où ça ?

LE PÈRE. — A la terrasse du Grand Café, sous les platanes du Square des Héros. — Voilà près de deux heures qu'ils boivent, braillent, gesticulent... — Les vois-tu, à présent ?

VIRGILE. — Est-ce qu'ils ont des barbes blanches ?

LE PÈRE. — A toi de me le dire, Virgile. Crois-tu qu'ils aient des barbes blanches, comme Abraham ?

VIRGILE. — Ils sont beaucoup moins vieux que lui.

LE PÈRE. — Assurément. — Et beaucoup moins sages. — Approchons-nous : de quoi parlent-ils ?

VIRGILE. — Je ne sais pas.

LE PÈRE. — En vérité, Virgile, ils ne le savent pas eux-mêmes. Ils sont pris de boisson et parlent sans savoir. A les entendre, on pourrait croire qu'ils sont les maîtres du monde. Ils renvoient les ministres, critiquent les rois, refont les batailles, corrigent les lois...

VIRGILE. — Ils font vraiment tout ça ?

LE PÈRE. — Des mots, Virgile, des discours d'ivrognes. — Viens. (*Il prend Virgile par la main et l'entraîne dans une déambulation autour de l'arbre.*)

VIRGILE. — Où allons-nous ?

LE PÈRE. — Voir le marché, Virgile. Et pour l'atteindre, nous passerons par les ruelles du centre. (*Se découvrant.*) — Bonjour, docteur ! — Eh bien, Virgile, tu ne salues pas le docteur Maigne ?

VIRGILE. — Bonjour, monsieur.

LE PÈRE. — Le docteur Maigne est un homme de bien, Virgile. Il est craint et respecté.

VIRGILE. — Pourquoi le craint-on ?

LE PÈRE. — Il ne mâche pas ses mots, et ne transige jamais avec la morale. C'est de surcroît un homme très pieux. — Regarde cette maison, Virgile : as-tu jamais vu un plus beau lilas ?

VIRGILE. — Oh oui : devant chez nous, près du massif de roses de maman.

LE PÈRE. — En vérité, ce lilas n'a rien de remarquable; mais il nous a permis de regarder ailleurs, quand est passée cette femme, que nous venons de croiser.

VIRGILE. — Elle, il ne fallait pas la saluer ?

LE PÈRE. — Pas la saluer, non — ni même la regarder. Cette femme travaille dans la gargotte dont tu aperçois l'enseigne, en haut de la rue. — Un lieu infect, fréquenté par les voyous et les dépravés. — C'est ce qu'on appelle une femme de mauvaise vie.

VIRGILE. — Pourquoi sa vie est-elle mauvaise ?

LE PÈRE. — Virgile, que vous enseigne le père Brociéro ?

VIRGILE. — La sainte Trinité et les dix Commandements.

LE PÈRE. — La vie de cette femme est mauvaise, parce qu'elle désobéit au sixième Commandement. — A présent, arrêtons-nous devant cette vitrine : dis-moi ce que tu y vois.

VIRGILE. — Des jouets ?

LE PÈRE. — Combien en comptes-tu ?

VIRGILE. — Il y en a tellement qu'on ne peut pas les compter !

LE PÈRE. — Autant que d'étoiles dans le ciel ?

VIRGILE. — Oh oui ! — Plus, même !

LE PÈRE. — Y en a-t-il un qui te fasse envie plus que les autres ?

VIRGILE. — Je les voudrais tous.

LE PÈRE. — Crois-tu que ce soit possible ?

VIRGILE. — Je ne sais pas.

LE PÈRE. — Tu ne sais pas ? ou tu ne veux pas le savoir ?

VIRGILE. — Ce n'est pas possible ?

LE PÈRE. — La ville est pleine de rêves, Virgile : des vitrines pleines de jouets, des banques pleines d'argent. La ville n'est que tentation. La ville est pleine de pièges : cette femme t'a souri ? Prends garde — il y a plusieurs sortes de sourires. Saluons de grand coeur le marchand de fromages — c'est un brave homme, et qui travaille dur. Dédaigne ce camelot, qui vendrait père et mère. N'écoute pas ce que chante ce gaillard, avec son singe et son orgue — ce ne sont qu'hymnes à la paresse et à la dépravation. Ce vieillard effacé, dans son méchant costume, est

membre de l'Académie des sciences. — Bonjour Monsieur l'abbé, journée splendide, eh oui, c'est mon Virgile, il sait déjà par coeur les dix Commandements.(*Virgile baille.*) — La main devant la bouche, voyons ! — Tu t'ennuies ?

VIRGILE. — J'ai faim.

LE PÈRE. — Rentrons. — Veux-tu toujours m'accompagner en ville ?

VIRGILE. — Il y a tant de gens que vous dites ?

LE PÈRE. — Plus que dans aucun livre, Virgile.

VIRGILE. — Plus que d'étoiles dans le ciel ?

LE PÈRE. — Dieu a fait les étoiles et les hommes. Les hommes ont fait les villes. Il y a beaucoup de gens dans les villes, et beaucoup de villes de par le monde, Virgile. Mais il n'y a qu'un seul Dieu.

VIRGILE. — Et qu'un seul Virgile ?

LE PÈRE. — Ne dis donc pas de bêtises. (*Il disparaît.*)

VIRGILE. — Papa ? (*Il attend un instant une réponse qui ne vient pas, chasse l'évocation d'un geste brusque et, s'aidant de sa canne, reprend péniblement sa place au pied de l'arbre.*) Quel besoin avait-il de partir, cet — ? Vas donc voir là-bas si j'y

—

(*Il ne bouge plus. Depuis la branche où il se tient, Gabriel regarde son père. Fin.*)

EMPRUNTS ET SOURCES

Dans les évocations de la première journée, deux répliques de soldats sont empruntées aux "Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918".

Un certain nombre des situations situées dans cette même période sont par ailleurs inspirées des débats des Comités secrets de 1917, publiés et commentés par Henri Castex dans "L'affaire du Chemin des Dames".

Les circonstances de la désertion de Virgile Bosc réfèrent, tout en la modifiant sensiblement, à l'histoire du sergent Moulia, héros médaillé, condamné à mort, évadé, puis exilé, telle que la rapporte notamment Pierre Durand, dans "Moulia Vincent, Les pelotons du général Pétain".

La citation de Clémenceau est extraite de son discours à l'Assemblée Nationale du 20 novembre 1917.

Les souvenirs de la troisième journée sont particulièrement redevables aux biographies de référence que sont le "Che" de Pierre Kalfon, et "Castro, trente ans de pouvoir absolu" de Tad Szulc.

Les propos de Castro sur le communisme et Batista sont extraits de l'article qu'il publia dans Bohemia le 15 juillet 1956. D'autres déclarations sont le fruit de montages de divers discours ou déclarations, échelonnés entre 1955 et 1961 – ou ont été inventées.

Les circonstances dans lesquelles se déroule l'interview dans la Sierra Maestra s'inspirent notablement de l'expérience vécue par Herbert Matthews, reporter au Times Magazine, qui publia son article en février 1957 (épisode notamment relaté par Carlos Franqui, dans son "Livre des douze".)

De même, la proposition faite à Virgile de prendre la direction de "Radio Rebelde" s'inspire-t-elle du rappel à Cuba de Carlos Franqui, jusqu'alors délégué du M26 à Miami.

Un certain nombre des propos prêtés au Che, mêlés aux fictifs, sont extraits de sa correspondance, des "Souvenirs de la guerre révolutionnaire", ou de "La guerre de guérilla", Son mouvement d'humeur sur les "privautés" a été relaté par le vice-ministre de l'industrie de l'époque, Oltuski, qui fit les frais de l'incident.

Le conseil donné à Virgile d'aller "retrouver la valeur des choses" dans une ferme d'état, fut adressé en son temps par Guevara à Jorge Ricardo Masetti, directeur fraîchement démissionné de l'agence de presse "Prensa Latina" – qui trouvera la mort au terme d'une pathétique tentative de création d'un "foco" révolutionnaire en Argentine.

(Les spécialistes de l'histoire cubaine sursauteront sans doute en surprenant dans la bouche de Castro certaines des idées émises par... Guevara sur le nécessaire encadrement idéologique de la Révolution – mais le Che ne disait-il pas alors tout haut ce que le Lider máximo pensait encore tout bas ?)

Dans la quatrième journée, l'évocation par Gabriel de la "logique" qui préside aux fluctuations boursières, est largement redevable à la formulation qu'en ont proposé Philippe Labarde et Bernard Maris, dans leurs pamphlets "Ah Dieu ! que la guerre économique est jolie !", et "La bourse ou la vie".

La tentative avortée de suicide par pendaison, consécutive au krach boursier de 1987 (ainsi d'ailleurs que le recours à Dieu, par l'entremise de la loterie) est transposée d'un fait divers, survenu à Madrid, et rapporté par Ignacio Ramonet dans "Géopolitique du chaos".

La promenade imaginaire en ville, à la fin de la pièce, est très librement inspirée d'un passage du journal de Kierkegaard, et du commentaire qu'en a fait Franck Venaille dans "L'homme en guerre".

EC